

ALAIN DELON

Conception graphique : Farida Jeannet

© Nouveau Monde éditions, 2023

44, quai Henri-IV – 75004 Paris

ISBN : 978-2-38094-000-8

Dépôt légal : xxxxxxxxx

Imprimé en

Philippe Durant

ALAIN DELON

Un destin français

« Ma vie est un iceberg.
Vous n'en connaissez que la partie publique
mais les trois quarts sont enfouis. »

L'Express, 17 janvier 1977

– Avez-vous l'intention d'écrire vos Mémoires ?
– Je ne sais pas. On me l'a proposé plusieurs fois. Je ne suis pas attiré
par ça... je préférerais alors appeler ça *L'Histoire de ma vie* plutôt que
Mémoires et je préférerais qu'un biographe l'écrive, sur la base de tout ce
qui a déjà été dit et écrit.

L'Illustré, 23 septembre 1992

« Quand je peins des voleurs de chevaux,
je ne dis pas qu'il est mal de voler des chevaux,
c'est l'affaire du jury et non la mienne. »

Tchekhov, cité en ouverture du *Clan des Siciliens*

« Delon est un personnage secret, replié sur lui-même,
introverti dans des proportions qu'il n'imagine certainement pas.
Il est de la race qui conserve sa jeunesse intacte
et cette fraîcheur qui dure depuis son adolescence.
Il a retenu l'univers même de son enfance
avec ses passions taciturnes et ses mythologies.
Il existe chez lui un goût de l'autodestruction tout à fait romantique.
Un goût romanesque de la mort
qui est certainement dû au fait qu'il a fait la guerre très jeune en Indochine. »

Jean-Pierre Melville (*Candide*, 1967)

FAUVES

Cannes. 20 mai 1963.

Le Festival international du film touche à sa fin. Une manifestation de peu d'éclat du fait d'une sélection sans relief. Certes, Alfred Hitchcock a fait frissonner grâce à ses *Oiseaux*, certes Federico Fellini a troublé avec son *Huit et demi* mais ces deux films ont été présentés hors compétition. Comme s'ils refusaient de se retrouver sur le même plan que les autres productions, comme s'ils s'estimaient au-dessus de toute concurrence. Et pourtant...

En ce 20 mai la donne change. Une œuvre très attendue va marquer cette journée tout autant qu'elle va marquer à jamais l'histoire de cet art singulier qu'est le cinématographe. Ils ne sont pas nombreux les films à pouvoir revendiquer un tel titre mais celui-ci laissera une trace indélébile. Faute de mieux, critiques et historiens le qualifieront de chef-d'œuvre. Un peu court, un peu facile. Car cette fresque va bien au-delà. Elle impose un style, déploie un panorama d'images magnifiques, raconte une histoire d'une rare profondeur, offre la magie d'acteurs d'une impeccable justesse.

En ce 20 mai, *Le Guépard* de Luchino Visconti entame une course qui va le propulser hors de portée, jusque dans les cimes.

La journée débute par la traditionnelle projection à la presse et au jury. Personne ne se plaint de la longueur du film. Au contraire, certains en redemandent. Cette aventure sicilienne bouleverse, touche, émeut. Ces premiers spectateurs ne sont pas encore sortis de la salle que déjà un bruit traverse tout Cannes: favori pour la Palme d'or. Suivi par une autre rumeur: un prix d'interprétation pour Burt Lancaster, imposant prince Don Fabrizio Salina. Cela paraît techniquement impossible: ce n'est pas sa voix que l'on entend à l'écran mais celle d'un acteur italien qui l'a doublé¹.

1. Corrado Gaipa, qui jouera Don Tommasino dans *Le Parrain* en 1972. Pour la version française, Lancaster sera doublé par Jean Martinelli.

Les heures s'écoulaient sous le majestueux éclat de ce félicidé tacheté. Visconti et Lancaster sont sur place. Lors du très médiatisé déjeuner, le réalisateur dévore des raviolis pendant que l'acteur subjugué tout son entourage par son éclatant sourire. Claudia Cardinale, qui vient juste d'arriver sur la Croisette, les rejoint. Les appareils photo n'ont d'yeux que pour elle.

Le spectacle se prolonge sur la plage du Carlton. Les publicitaires ont eu l'idée saugrenue de faire venir un véritable guépard. En provenance du cirque Franchi. Après avoir englouti un steak entier, l'animal, peu craintif, se demande qui sont ces centaines de bipèdes bruyants s'agglutinant autour de lui. Qui est ce comédien américain qui le caresse sans se départir de son sourire? Qui est cette ravissante jeune femme qui réussit, sans aucun mal, à lui voler la vedette? Les non-initiés, et ils sont encore nombreux, en viennent à se demander si *Le Guépard* n'est pas un film sur le cirque. Ou sur un docteur de la brousse. Aucun ne peut savoir qu'aucun guépard n'apparaît sur les images de Visconti. Si ce n'est celui, hautement symbolique, d'un fauve en pleine mutation...

Oui, en ce jour sans nuage, Cannes vibre aux sons du *Guépard*: rires, rugissements et ravissements. Des journalistes commencent à remarquer l'absence d'une personnalité de marque: l'interprète de Tancredi. Alain Delon. Dont le visage occupe pourtant presque la moitié de l'affiche. Delon qui aurait une double raison d'être à Cannes: il occupe une place prépondérante dans *Le Guépard* et fait une courte apparition à la fin de *Carambolages*, représentant la France à ce même festival.

Delon absent. Mais omniprésent dans toutes les conversations. On ne parle que de lui. Deux ans après *Rocco et ses frères*, sa nouvelle collaboration avec Luchino Visconti démontre avec maestria à quel point il a réussi à internationaliser sa carrière.

Le jour commence à faiblir. Il est temps pour les festivaliers de regagner leurs hôtels pour se glisser dans des smokings et autres robes de prestige. La soirée de gala du *Guépard* s'annonce fastueuse. À peine marquée par la subite grève des photographes de presse... qui manquent des clichés d'exception.

Claudia, Burt et Luchino arrivent auréolés par la réputation du film. Seul Luchino paraît un peu renfrogné. Il sait qu'à Cannes tout peut arriver. Y compris le pire. Mais ses craintes vont vite s'estomper.

Les lumières s'éteignent. La salle attend presque religieusement le début de cette œuvre qui, à défaut d'avoir fait couler beaucoup d'encre, a déjà suscité tant de commentaires laudateurs.

Fauves

Bercée par une musique de Nino Rota se déploie la Sicile écrasée par la chaleur. Une grille fermée derrière laquelle serpente un chemin bordé d'arbres menant à une imposante bâtisse blanche. Sur des images de statues abîmées, le générique continue de progresser, tel un félin en quête d'ombre. Presque une succession de diapositives. Visconti ne se contente pas de planter son décor, il entraîne le public dans son univers, en guide confiant qui en connaît le moindre caillou. Plus de trois minutes s'écoulent ainsi, plongeant le spectateur au cœur d'une île qui ne va cesser de le fasciner. La magie opère. Puis, résonnent les sons d'une cérémonie religieuse. Après avoir erré sur la façade, la caméra se glisse discrètement dans le bâtiment, via une fenêtre. *Le Guépard* a commencé. Impossible d'y résister...

Sans surprise, ce monument décroche la Palme d'or à l'issue du festival. À l'unanimité.

Et Alain Delon entre de plain-pied dans la légende du septième art.

LE SCEAU DE L'ENFANCE

Dans la famille Delon, l'authentique gloire s'est d'abord prénommée Fabien. En juillet 1892, il fut élevé au grade de chevalier de la Légion d'honneur. À l'âge respectable de 62 ans.

Comme de nombreux Delon, il vit le jour dans le Tarn. À Saint-Vincent-Lespinnasse¹. Bourgade d'à peine cinq cents âmes, où il naquit le 28 décembre 1829, laissant à ses parents un maigre répit entre les fêtes. Peu désireux de vieillir à l'ombre des collines voisines, il se lança dans les études et en ressortit avec un diplôme d'ingénieur des Ponts et Chaussées. L'époque faisant fi des titres ronflants, sa fonction officielle fut « ingénieur ordinaire ». Cela ne l'empêcha pas de briller. Et de quitter son village. Il aurait pu aller faire le gugusse à Montauban, il préféra s'exiler à Figeac, 150 kilomètres plus au nord. Là, il courtoisa et épousa la jeune Marie-Adélaïde exerçant la noble profession de débitante de tabac. Ils se marièrent en janvier 1855 et eurent, dès l'année suivante, un premier enfant, prénommé Jean-Marcel. Trois autres bambins lui succédèrent mais en ce XIX^e siècle, la mortalité infantile faisait des ravages. Seuls l'aîné et la cadette survécurent.

Fabien Delon ne reçut pas sa rosette en raison de son acharnement paternel mais pour ses prouesses professionnelles. Le ministère des Travaux publics souhaitait couronner une carrière quasi exemplaire. Et ce désormais vénérable Delon devint la figure tutélaire de la famille. L'exemple à suivre.

Son fils Jean-Marcel emprunta un parcours un peu différent. Lui aussi fit de brillantes études, lui aussi se distingua dans les mathématiques, lui aussi entra dans l'administration mais du côté sombre : il y devint percepteur. Fonction qui l'amena, à son tour, à voyager. Grâce à lui, du sang corse se mit à couler chez les Delon. Le hasard des mutations – mais fut-ce vraiment un hasard ? – l'envoya dans la petite ville de Prunelli-di-Fiumorbo, à presque mi-hauteur de

1. Espinasse est le véritable nom de la dynastie Brasseur. À laquelle appartiennent les comédiens Pierre et Claude (avec lequel Delon jouera à plusieurs reprises).

l'île de Beauté, sur la côte Est. Là, fonction oblige, le Figeacois fut accueilli avec déférence. Quand il fit part de son désir d'épouser une habitante du cru, Marie-Antoinette Evangelista, les Corses furent aux anges. Le continental rejoignait leurs rangs. Le mariage fut prononcé par le maire. M. Dominici, ce qui ne s'invente pas.

Hélas pour les époux – et surtout pour Marie-Antoinette – il leur fallut abandonner cette île chérie. De mutation en mutation, ils aboutirent à Craponne-sur-Arzon (Haute-Loire). Y naquirent deux enfants : François Fabien¹ – qui, dans la vie courante, n'utilisera que son second prénom – et Jeanne Lucidor. Deux bambins au sang chaud puisqu'à moitié corses. Et quand on est à moitié corse on sait que cette moitié n'est pas tout à fait égale à l'autre.

Cette branche des Delon avait le goût pour la bougeotte. Pas un capable de rester en place. Voir du pays et gravir des échelons, tel était le credo. Fabien ne fit pas exception puisqu'il quitta l'Auvergne pour venir s'installer du côté de Paris où il devint directeur de cinéma, industrie en plein essor.

Fabien aimait le cinématographe. Avant de devenir exploitant, il avait goûté de la production. En novembre 1929, il avait participé au tournage du court-métrage *Sans histoire*² en tant qu'administrateur, c'est-à-dire responsable des finances. Malheureusement, il s'y était pris trop tard. Le parlant était arrivé à grands pas, obligeant les producteurs à investir dans du matériel sophistiqué. Fabien délaissa donc la fabrication au profit de la diffusion.

Le 17 juin 1935, il épousa Édith Arnold au Plessis-Robinson. Elle affichait 24 ans³, et était la fille d'un cavalier de manège et d'une couturière.

Les jeunes époux s'installèrent dans une petite maison au 5 avenue Jules-Gravereaux à L'Hay-les-Roses, commune jouxtant Bourg-la-Reine.

Moins de quatre mois après la cérémonie officielle apparaît Alain Fabien Maurice Marcel Delon. Nul ne peut imaginer que sa notoriété internationale effacera celle de son arrière-grand-père, ni que son penchant pour les voyages surpassera de beaucoup ceux de l'ensemble de ses aïeux. Pour autant, Alain Delon n'oubliera jamais que du sang corse coule dans ses veines⁴.

1. Né le 12 février 1904.

2. Réalisé par Robert de Jarville et Boris Lackowsky qui ne feront pas carrière dans cette branche.

3. Née le 19 avril 1911 dans le 15^e arrondissement parisien.

4. Dans une interview accordée en 1960, le père d'Alain en rajoutera sur le folklore corse : « Quand Alain a eu 7 ou 8 ans, une très vieille paysanne de là-bas m'a dit : "Fabien, ton petit sera 'quelqu'un'. Il ira loin, ça se lit très bien dans son regard ardent. Son nom, plus tard, brillera comme celui de mon cousin Bonaparte" ... » (*Cinémonde*, 26 avril 1960).

Le 8 novembre 1935 à 3 h 25, il lance son premier cri, sans doute de joie ou au moins d'étonnement, dans la ville de Sceaux. Nom amusant pour un enfant. Moins amusant pour un homme qui supportera dans les années à venir bien des quolibets et des qualificatifs mais jamais celui de *sot*.

Sous le signe du Scorpion¹.

Qu'Alain lui-même qualifiera d'« autodestructeur » :

« Le scorpion est autodestructeur jusqu'à la dernière limite. Mais il n'outrépassera jamais cette dernière limite. Au dernier moment, il est toujours à reprendre en mains les rênes du cheval². »

Bien qu'implanté à une demi-douzaine de kilomètres de Paris, Sceaux appartient encore à la province avec son château entouré d'un parc où, chaque dimanche, aiment baguenauder familles joyeuses et amoureux discrets.

Pourquoi Sceaux ? Parce que le cinéma que dirige Fabien se situe dans la ville voisine de Bourg-la-Reine. Cet homme aime le septième art. Sous plusieurs aspects. Il bricole des appareils de projection et, selon ses dires, aurait été figurant dans quelques films³. Désormais il montre des nouveautés à un public de plus en plus avide.

Son établissement ne peut espérer rivaliser avec le Gaumont Palace⁴ ni avec aucune des grandes enseignes brillant dans les nuits parisiennes. Il porte pour nom Regina, a ouvert ses portes le 18 septembre 1931 et contient tout de même 1 047 places. Sa situation géographique⁵, proche du centre de la ville, en fait un établissement de choix. Mais la façade, dénuée d'originalité, ne paye pas de mine. Ça sent le cinéma de quartier, avec la nostalgie pour future compagne. On y vient entre amis ou en famille. Ici se côtoient de nombreuses couches de la population environnante. On y frissonne aux mêmes films d'aventure, on y rit aux mêmes comédies. Un brassage qui, l'espace de quelques heures, fait croire aux spectateurs qu'ils sont faits du même bois.

Dans ce cinéma officie Édith. Mme Delon. Autrement dit la femme du patron. Dès le début de sa grossesse, elle a abandonné son métier de préparatrice en pharmacie⁶ pour soutenir son époux et sa lanterne magique. Officiellement,

1. Deuxième décan.

2. *France-Soir*, 13 mars 1970.

3. Dont *Le Roi des resquilleurs* (1930) de Pierre Colombier, qui avait pour vedette Georges Milton.

4. Trônant place Clichy, il peut accueillir 6 000 spectateurs.

5. Rue du Chemin-de-Fer (renommée rue René-Roedel en hommage à un résistant local abattu par les Allemands).

6. Lors de la déclaration de naissance d'Alain, Édith est officiellement « sans profession ».

elle y officie en tant qu'ouvreuse mais, dans les faits, ne se contente pas de placer les spectateurs avec son inusable lampe de poche ; elle s'occupe également de l'organisation générale.

Alain Delon grandissant dans un cinéma ? L'image est belle. Émouvante même. Avec des relents de *Cinéma Paradiso*¹. On imagine un mouffet le menton sur les paumes se goinfrant de pellicule. Dévorant les serials et les drames historiques. Rêvant, peut-être, de passer de l'autre côté de l'écran.

Hélas non.

Le décor dans lequel s'épanouit Alain n'a rien à voir avec la magie des images animées. S'il devait s'apparenter à un film ce serait un film noir. Très noir. Une production aux relents fantastiques flanquée de hauts murs. Ceux d'une prison. L'une des plus grandes de France. Et des plus sinistres.

Tout émane d'un différend. Ou d'une série de différends qui débouche sur un divorce². François se sépare d'Édith ; l'ouvreuse quitte son employeur. Les Delon ne vieilliront pas ensemble. Un cas rare dans une lignée habituée à des liaisons durables. Mais il est plus facile de divorcer au XX^e siècle qu'au XIX^e. Question d'époque. Alain Delon saura s'en souvenir.

Dans un divorce, la première victime est toujours l'enfant. Avec qui va vivre le gamin âgé d'à peine 4 ans ? Le cas est d'autant plus difficile que la conjoncture s'annonce peu favorable. Depuis le mois de septembre la France est en guerre. Pour le moment une « drôle de guerre » puisqu'aucun coup de feu n'a encore été tiré mais guerre néanmoins. Dans ce contexte ni le père ni la mère ne souhaite s'occuper du bambin.

Le père endosse l'uniforme et devient secrétaire de colonels, ce qui l'oblige à de nombreux déplacements. La mère reprend son métier de préparatrice en pharmacie.

Cette scission s'effectue dans un climat de grande tension. Jean-François, le demi-frère d'Alain, résumera :

« Il a été marqué par cette séparation, c'est évident. La passion entre ses parents était très forte. Je n'étais pas né mais je sais qu'il y a eu une crise terrible entre son père et sa mère. Quelque chose de très dur... Je suis sûr qu'Alain a vu ses parents se battre. Je ne lui ai jamais dit mais j'en suis vraiment sûr. Il n'en parlera jamais parce qu'il rejette tout cela... Ça l'a beaucoup endurci... Mais le malheur est que, par la suite, il a reproduit le même comportement avec ses

1. Beau film de Giuseppe Tornatore (1989), avec Philippe Noiret et Salvatore Cascio.

2. Prononcé le 26 décembre 1940.

femmes. Avec toutes les femmes qu'il a connues, il a vécu des passions similaires à celle de son père et sa mère¹. »

Un divorce douloureux, une guerre qui se profile, un placement en famille d'accueil, cela fait beaucoup pour un enfant. Beaucoup trop pour le tout jeune Alain.

Sa famille d'accueil, les Nérot, habite rue de la Terrasse, non loin de la prison de Fresnes. Parce que gardien à la retraite, le mari fréquente ses anciens condisciples et leurs enfants. Les plus jeunes se mélangent dans une bonne humeur communicative. Souvent ils jouent à l'intérieur même du centre pénitentiaire, dans l'une des cours. Alain est de la partie. La prison pour décor d'enfance.

Autour de cet établissement peu engageant s'étendent des champs, rappel de la proximité de la vraie campagne. L'ensemble évoque plus la province que la banlieue parisienne.

Les Nérot n'ont rien de Thénardier. Au contraire, ils s'occupent avec tendresse du petit Alain, au point que celui-ci les considérera toujours comme ses « parents adoptifs ».

« J'ai le souvenir d'une très vieille dame, avec des cheveux bouclés très blancs, une très belle bouche avec un large sourire qui contrastait avec ses grands yeux toujours tristes² », rapportera-t-il.

Ils tentent de le préserver des bouleversements qui déchirent la France. Le mari est un ancien blessé de guerre qui n'aspire qu'à la tranquillité.

Les Allemands sont dans Paris. Et s'empressent d'accaparer toutes les prisons intra et extra-muros. Dans un premier temps, les gardiens de Fresnes conservent leur emploi mais passent sous la tutelle nazie. Changement d'ambiance et de clientèle. Résistants, opposants et futurs déportés emplissent les cellules. Au fil des mois, le ton se durcit. Tortures et exécutions sommaires se multiplient. Toute joie a disparu ; les enfants sont priés d'aller jouer ailleurs. En 1943, Fresnes passe sous le contrôle total des Allemands et le rythme des exactions s'emballe. Impossible pour un enfant de ne pas ressentir ce climat de violence et de haine qui déborde du pénitencier. Fresnes se tait, Fresnes se terre.

Tout change le 25 août 1944. Le débarquement allié en Normandie a tenu les Français en haleine. L'avance des troupes est suivie presque mètre par mètre. L'espoir renaît. Mais à l'approche de Paris, les sourires se crispent. Les combats font rage. Le colonel Warabiot, de la division Leclerc, décide

1. Entretien avec l'auteur.

2. *Cinéma* (ORTF), 30 octobre 1965.

de contourner les points de résistance allemands en passant par Fresnes. Mal lui en prend. Ses troupes sont bloquées à la hauteur de la prison où des nazis les mitraillent à feu nourri. La lutte se poursuit dans les rues de la ville pour ne se terminer que vers 19 heures. Les tirs d'obus de chaque côté deviennent si intenses que nombre d'habitants préfèrent se réfugier dans leur cave. Ça explose de partout. Maisons et commerces sont touchés. Plusieurs civils y trouvent la mort.

Les chars de Leclerc finissent par l'emporter. Ouvrant des portes de bonheur aux citoyens qui se précipitent pour applaudir, congratuler, embrasser les troupes françaises. Un poulbot de 8 ans court parmi eux, Alain Delon.

Le joug nazi bouté hors de la capitale, chacun s'efforce de retrouver une vie normale. Les gardiens de la prison retrouvent leur travail. Dans les cellules, les collaborateurs remplacent les résistants.

Alain Delon ne voit pas mais entend beaucoup parler de l'exécution de Pierre Laval, fusillé à l'arrière de la centrale, là où il n'y a pas si longtemps les Allemands éliminaient leurs otages de la même manière. La salve résonne sur les murs de la prison, bientôt suivie par de nombreux commentaires : « On l'a traîné, on l'a empoisonné, on l'a attaché sur sa chaise... C'était affreux... » Tout le monde en parle. Le gamin écoute sans forcément comprendre. Une frange de l'histoire de France vient d'entrer dans sa vie.

Sa jeunesse se poursuit sous la bienveillance de ses nourriciers. Ils veillent à ce qu'il fasse ses humanités c'est-à-dire suive un enseignement catholique qui le mènera jusqu'à ses deux communions¹. Et si on demande au minot quel avenir il se voit, il répond « motard » parce que fasciné par les duos de motards qu'il voit régulièrement passer dans les rues de sa ville. La moto, symbole d'évasion et de progrès...

Mais ces années de conflit ont usé l'ex-gardien de prison Nérot. Il s'éteint doucement, en 1946, bientôt suivi par son épouse, qui ne peut se résoudre à vivre seule. Voici Alain quasi orphelin.

Sa mère, Édith (que ses amis surnomment Mounette²), ne l'a jamais complètement abandonné. Elle a régulièrement pris de ses nouvelles. Elle a refait sa vie. Depuis le 19 mai 1941, elle est remariée avec Paul Boulogne³, avec qui elle a eu une fille, Paule-Édith⁴. Elle garde Alain auprès d'elle pendant un temps,

1. Première et solennelle.

2. Et qu'Alain appelle tout simplement *maman*!

3. La cérémonie eut lieu à Bourg-la-Reine.

4. Née en 1943.

le partageant avec son ex-mari Fabien qui, après avoir bourlingué, est revenu à Bourg-la-Reine où lui aussi a fondé une nouvelle famille, qui compte un fils, Jean-François¹, auquel s'ajoutera un autre garçon.

Dans ces structures qu'il découvre, Alain peine à trouver sa place. Il se sent délaissé. Il n'est qu'un « demi » (frère) confronté à des parents qui montrent peu d'enthousiasme à l'accueillir. Accepter une belle-mère d'un côté, un beau-père de l'autre se révèle complexe voire douloureux. Tout cela renforcera son côté solitaire. Pour survivre, il se durcit et conservera des traces indélébiles de cette mise à l'écart qu'il interprète comme un rejet.

« Malgré toute la gentillesse de mon beau-père et de ma belle-mère, ce n'a jamais été ce dont j'avais envie, confiera-t-il, ça n'a jamais été ce qu'il eût fallu que ce soit. Il vaut mieux ne pas avoir de famille du tout que d'en avoir deux parce qu'un jour on est chez l'un, un jour chez l'autre, des enfants arrivent, on a toujours des demi-sœurs puis des demi-frères. On voudrait qu'ils soient comme vous mais ils ne le sont jamais exactement. J'ai beaucoup souffert de ne pas avoir mon père et ma mère de la même façon. Tout en aimant profondément mes demi-frères et ma demi-sœur, j'ai toujours profondément souffert de ne pas avoir non seulement un grand frère mais même d'avoir un petit frère. Un petit frère, ou une petite sœur, qui soit vraiment de la même race, du même sang, absolument sans différence ni partage². »

Il faut lui dénicher un cadre de vie. Ce sera le pensionnat. Ou plutôt les pensionnats. Car Alain se montrera d'une indiscipline totale. Plus rebelle que chahuteur. Un vrai « petit monstre » comme il se qualifiera ultérieurement. Pas si petit que cela car il est déjà aux portes de l'adolescence.

Il n'est de bon pensionnat que catholique. Du moins telle est la pensée générale dans cette France d'après-guerre. Donc Alain ira dans des institutions dirigées par des pères ou des abbés. Toutes reliées par des points communs rigides : règlement strict, discipline de fer et enseignement religieux. À cela s'ajoutent les restrictions quotidiennes : les tickets de rationnement ont toujours cours, la nourriture reste rare et peu variée.

Alain débute son chaotique périple scolaire par le collège Saint-Nicolas d'Issy-les-Moulineaux où les frères des Écoles chrétiennes veillent sur les

1. Jean-François Delon s'orientera vers la photographie avant d'entrer dans le cinéma. Il débutera comme stagiaire en 1966 dans *La Sentinelle endormie* de Jean Dréville. Poste qu'il ne décrochera pas grâce à Alain mais grâce à leur père, désormais assureur. L'un de ses collègues est assureur pour le cinéma ! Jean-François participera à sept films en compagnie de son demi-frère...

2. *Les Grandes Rencontres* de Paul Giannoli – Presses de la Cité, 1973.

destinées d'un millier d'élèves, tous de sexe mâle. Ici, comme dans tout établissement du même type, le port de l'uniforme est obligatoire. D'un bleu anthracite. Chaque dortoir est une immense salle contenant deux cent cinquante lits. Placé sous le contrôle de surveillants qui ne badinent pas avec la discipline. Un immense réfectoire réunit les jeunes estomacs et les oreilles aux aguets. Car un élève ou un religieux lit les Saintes Écritures pendant toute la durée du repas. Les messes s'officent dans l'immense chapelle dotée d'un orgue gigantesque. Le jeudi, les troupes de jeunes sortent en rangs par trois pour une balade en ville. Le dimanche, seuls les mieux notés bénéficient du droit de rejoindre leur famille.

L'ambiance reste constamment pesante où aucun écart n'est admis. L'acteur Roger Carel – qui y fut élève peu avant Alain – se souviendra des sanctions tombant comme à Gravelotte. Une attitude, un bavardage, un refus d'obéissance entraînent illico une punition. La plus banale consiste à recopier des pages de livres durant des heures ou à réécrire inlassablement la même phrase. Mais il y a pire.

« Les sanctions les plus graves, cependant, étaient d'ordre alimentaire, écrira Roger. Là, j'ai connu de véritables drames. Condamner un enfant à manger tout son repas froid et à vive allure, ou même l'en priver, c'était dur¹. »

Et de raconter qu'un élève affamé, tentant d'entrer nuitamment dans la cuisine, fit une chute depuis la verrière située à 3,5 m du sol et se tua...

Alain se démarque par son tempérament impétueux. Les punitions n'ayant aucun effet sur lui, il est prié d'aller exercer ses turbulents talents ailleurs.

Le voici à Saint-Nicolas de Buzenval ; situé, comme son nom ne l'indique pas, à Rueil-Malmaison. Au cœur de l'ancienne propriété de la duchesse de Cadore qui, en 1883, la légua aux frères des Écoles chrétiennes, encore eux. Charge leur fut confiée de créer une structure éducative pour les jeunes issus de la classe ouvrière. Ici les enfants sont censés vivre en autarcie puisque le domaine compte une ferme, des ruches, des vergers. Mais tout cela a été malmené par la guerre et nécessite un réaménagement. Les fils d'ouvriers et de petits commerçants évoluent dans un cadre rustique qui n'interdit pas la discipline. Le jeune Delon se fait remarquer par son fort caractère.

Les frères le forcent à quitter Saint-Nicolas au profit de Saint-Gabriel. Celui de Bagneux. Alain n'y reste que quelques mois avant d'intégrer le collège Saint-Nicolas d'Igny, ce qui l'oblige à s'éloigner encore plus de ses racines.

1. *J'avoue que j'ai bien ri* – JC Lattès, 1986.

Les écoles changent mais se ressemblent trop. Pourtant elles possèdent des attraits dont l'un au moins est apprécié par Alain : les colonies de vacances. Avec pour décor la belle abbaye savoyarde d'Hautecombe, en surplomb du lac du Bourget. Fondée au XII^e siècle par des moines cisterciens, c'est un lieu de vil-légiature, de prières et de recueillement.

« J'ai eu la chance de rencontrer un être exceptionnel qui était un père de l'abbaye d'Hautecombe, dom Eugène Cadet, racontera Delon. Il avait fondé une colonie de vacances qui s'appelait La Caravane dont la devise était "Excelsior", "Toujours plus haut"¹. On partait tous les ans et c'était fabuleux. C'est un des plus beaux souvenirs de ma vie². »

En dehors de cette parenthèse estivale, sa laborieuse scolarité n'a rien d'un fleuve tranquille. Il la qualifiera même d'« enfer ». Il se montre incapable – et peu désireux – d'obéir. Jeune poulain fougueux qu'aucune longe ne saurait tenir. Pour lui chaque rentrée scolaire est un calvaire. D'autant que, le plus souvent, elle coïncide avec la découverte d'un nouveau collège où il ne connaît personne.

Pensionnaire, sa scolarité s'écoule au rythme des billets de consigne qui lui coupent ses élans. Chaque samedi, il regarde ses camarades quitter l'établissement. Lui, le puni, reste entre les murs sombres, ne réussissant à rentrer chez lui que tous les deux ou trois mois. Ses dimanches s'étirent lentement en compagnie de mis à l'écart comme lui. Par réaction, il sait mettre à profit ses trop rares sorties.

Et c'est dans *sa* ville que finit par briller un authentique rayon de soleil. Il prend pour forme les traits graciles d'une inaccessible jeune fille.

« Elle s'appelait Reine, se souviendra Alain. Reine Husset. Je l'ai connue à Fresnes. Pas à la prison, en ville. Elle avait un joli prénom. Ça a été ma première histoire d'amour, j'avais 11 ans. On a fait notre première communion ensemble et ça a été un peu comme un mariage, avec nos costumes de communiant. Ce jour-là, j'étais persuadé d'avoir commis un péché mortel : pour me faire briller à ses yeux, j'avais été voler des dragées pour elle, à la sacristie... Mon premier amour a duré deux ans, c'était merveilleux. Elle s'appelait Reine. Reine Husset³. »

De quoi réchauffer son cœur et l'aider à traverser les longs hivers. Le froid le taraude. Ses galoches et ses maigres gants sont insuffisants pour le protéger,

1. Cette devise fut également celle de l'État de New York.

2. *Tous à la Une* (TF1), 7 septembre 1990.

3. *Lui*, janvier 1966.

les uniformes obligatoires mal fagotés, les classes mal chauffées. D'où des engelures aux mains et aux jambes que l'infirmier de service soigne comme il peut. Alain n'en peut plus. Il se cabre, se rebiffe, passe le plus clair de son temps sous une pluie de punitions. Détenteur d'une impressionnante collection de billets verts, signes de sanctions. Qui ne sauraient suffire à le faire rentrer dans le rang. Bien au contraire.

La plupart des matières scolaires provoquent chez lui bâillements et désintérêt. Il n'écoute les cours d'instruction religieuse que d'une oreille lointaine. Seule la géographie trouve grâce à ses yeux. Surtout quand elle l'embarque vers des contrées exotiques aux noms enchanteurs qui, dans son imaginaire d'adolescent, deviennent synonymes de grandes aventures et de destins hors du commun.

Ses plus agréables distractions l'attendent hors du cadre scolaire. Son père, Fabien, n'a pas perdu son goût pour le cinéma. Dès qu'il récupère Alain, il l'emmène voir films et actualités au Cinéac-Montparnasse, situé à l'intérieur même de la gare Montparnasse. Ils prennent un poussif tortillard pour s'y rendre ; la fameuse ligne de Sceaux, appréciée de tous les banlieusards.

Bien calé sur son siège de velours, le jeune garçon se ravit de ces images animées. Il y découvre, entre autres, le serial *Les Justiciers du Far West*, que les Américains connaissent sous le nom de Lone Ranger. Une sorte de Zorro qui aurait remplacé son fouet et son épée par des colts.

Le cinéma, il le découvre aussi via les magazines. Il nourrit un faible pour Michèle Morgan aux yeux plus bleus que le bleu des lagons. Mais aussi pour Ava Gardner, dont l'apparition dans *Les Tueurs*¹ ne saurait laisser indifférent. S'y ajoute la jolie Madeleine Lebeau, Française poursuivant sa carrière à Hollywood où elle a déjà donné la réplique à Errol Flynn (*Gentleman Jim*²) et Humphrey Bogart (*Casablanca*³).

Côté chansons – les rares fois où il a l'occasion d'en écouter – il privilégie les rythmes zazous et la poésie de Charles Trenet autant que la voix déchirante d'Édith Piaf.

Les trop courtes heures passées auprès des siens peinent à calmer sa rébellion. Dès qu'il reprend la route de l'école, il redevient l'inflexible, le redoutable.

1. *The Killers*, film de Robert Siodmak avec Burt Lancaster (futur partenaire d'Alain Delon) sorti en France en avril 1947. Considéré comme l'œuvre qui révéla Ava Gardner, alors qu'elle avait déjà une vingtaine de films à son actif.

2. Excellent film de Raoul Walsh sur la boxe (1942).

3. Que l'on ne présente plus... même si l'on a tendance à oublier le nom de son réalisateur, Michael Curtiz (1942).

Les murs des collèges l'étouffent. Il a besoin d'espace, de décors s'étendant jusqu'à l'infini. Lui qui n'a jamais quitté la région parisienne rêve d'ailleurs, de féerie.

À 14 ans, il décide d'effectuer le grand saut. Adieu les villes, adieu la France. Daniel Salvadé – compagnon de pensionnat – nourrit lui aussi des envies de monde nouveau. Or l'un de ses oncles vit à Chicago. Il se dit propriétaire d'une usine à cochons, prêt à mettre le pied à l'étrier à ces deux copains en les engageant dans sa petite entreprise. Chicago! Une ville légendaire¹. C'est *Tintin en Amérique*, c'est l'aventure à chaque coin de rue... Ne reste qu'aux deux compères qu'à effectuer le long voyage. Réunions secrètes, estimations rapides, étude d'un parcours idéal pour rejoindre un port d'où un bateau les conduira jusqu'à la Terre promise. Direction la côte Ouest. Bordeaux, porte de l'Amérique. Une fois arrivés en terre lointaine, ils se débrouilleront pour rejoindre Chicago. Car l'oncle ne pousse pas la courtoisie jusqu'à venir les chercher à leur descente.

Il est temps de partir. Équipés d'un maigre bagage, Alain et Daniel font le mur de leur pensionnat Saint-Nicolas d'Igny. Dès le petit matin, leur disparition est révélée et l'alerte donnée. Les fugueurs sont sur la route. Ils font de l'auto-stop et, de voiture en voiture, se retrouvent à Blois où ils dorment à la belle étoile, à peine protégés par le mur d'un cimetière. Le périple se révèle plus complexe que prévu. Mais les deux aventuriers ne faiblissent pas. Un maraîcher accepte de les prendre dans sa fourgonnette. Il s'étonne de leurs explications confuses. Dans le doute, il préfère les déposer à la gendarmerie de Châtellerault. Il ne faut pas longtemps aux limiers de la maréchaussée pour découvrir la vérité: ces deux mineurs sont en fugue. Placés quelques heures derrière les barreaux pour les forcer à ruminer leur erreur. Paul Boulogne, mari d'Édith, vient les chercher. Pour les ramener à la raison et à domicile. Le temps de raconter leurs déboires, les deux fautifs retournent dans leur école. Où d'autres sanctions tombent. L'Amérique s'éloigne à tire-d'aile...

Retour à la routine scolaire.

Pour tromper son ennui, Alain intègre une chorale où le directeur de musique lui affirme qu'il a une belle voix et une bonne oreille musicale. Pas de quoi faire naître en lui la moindre envie de se lancer dans la chanson.

Idem pour le cinéma. Car il fait ses débuts à l'écran. Non celui d'une grande salle publique mais celui, plus modeste, d'un amateur. Olivier Bourguignon,

1. Quelques années plus tard, la star Alain Delon parlera (plus qu'il ne chantera) la chanson *Chicago* (rendue mondialement célèbre grâce à Frank Sinatra) pour une émission télévisée.

ami de son père, se targue de devenir réalisateur. Il envisage de faire un galop d'essai avec un court métrage en huit millimètres (et noir et blanc) intitulé *Le Rapt*. Comme son titre le laisse sous-entendre, il s'agit de la très brève histoire de deux truands chargés d'enlever une jeune femme. Vêtu d'un chapeau mou, d'un imperméable, arborant une (fausse) moustache, Alain fait de son mieux pour rendre son personnage crédible. Le rapt échoue et le truand meurt. Premier d'une longue série de morts cinématographiques pour Alain Delon¹... Bourguignon ne fera jamais carrière au cinéma et cette œuvrette serait tombée dans l'oubli sans la présence d'une future star.

Que reste-t-il à Alain ? Il n'est pas question pour lui de faire de longues études tant son rejet de l'univers scolaire est devenu total. Cet adolescent n'a plus sa place dans aucune école. Cela crève les yeux. Donc, il est rendu à sa mère, Édith. Qui n'a d'autre choix que de l'accepter.

« Je suis le portrait craché de ma mère, affirmera-t-il. Pas seulement physiquement mais aussi moralement. Je suis tout ce que ma mère aurait souhaité être et tout ce que ma mère n'a pas eu la chance de devenir. Elle a choisi et sa vie a pris une autre direction. Elle a aimé un homme pendant quarante ans, jusqu'à sa mort ; un homme qui était commerçant. Mais son rêve secret c'était d'être actrice. Ma mère est une tragédienne-née. Tout ce que je suis dans sa vie, sur un écran, c'est tout ma mère. J'ai tout pris à ma mère, ou elle m'a tout donné². »

Paul, le second mari d'Édith, est charcutier à Bourg-la-Reine, comme l'était son père avant lui. Chez les Boulogne on a la charcuterie dans le sang. Le commerce est florissant car, après des années de privation, immense est la demande. L'établissement – « Maison Boulogne », sis au 103 Grand-Rue – est de belle taille et compte une quinzaine d'employés.

Alain entre avec un certain plaisir dans cet univers tranquille. Retour à une vie posée sur des rails car il n'a plus à s'inquiéter pour son avenir : Paul se dit prêt à le faire travailler à ses côtés et, dans un lointain avenir, à lui céder la boutique. La charcuterie Boulogne deviendra la charcuterie Delon. Quand sonnera l'heure de se retirer, Alain la cédera à son propre fils. Et ainsi de suite.

Loin de ruer dans les brancards, il accepte avec calme ce destin préfabriqué. Il y entrevoit même une forme de sérénité. Il fourbit ses premières armes, aiguise ses premiers couteaux. Tablier blanc, vite rougi, il s'applique, à la grande satisfaction de Paul qui voit de plus en plus en lui un futur successeur.

1. Il mourra vingt-sept fois à l'écran.

2. *Grand format* (RTL), 18 décembre 1998. Édith Boulogne finira par réaliser son rêve en jouant la grand-mère dans *J'entends plus la guitare* de Philippe Garrel (1991).

Beaucoup moins agréables, les jours où il faut tuer le cochon. Cela se fait à l'arrière de la boutique. Il est nécessaire d'assommer l'animal avant de l'égorger et de récupérer son sang chaud. Alain participe sans enthousiasme.

Son beau-père lui conseille de passer son CAP de charcutier pour apprendre d'autres rudiments du métier et avoir en poche un diplôme lui ouvrant de nouveaux horizons. Aucun problème, lui répond le jeune homme de plus en plus assagi.

« Cela me semblait tout à fait normal, admettra-t-il. Mieux, je pensais avoir beaucoup de chance. On sortait juste de la guerre et les commerçants avaient une situation assez stable. Je ne pensais pas, alors, que ce métier n'était pas fait pour moi, que je ne resterais pas charcutier toute ma vie. Je pensais sincèrement que j'allais un jour prendre le fonds, et que ça continuerait comme ça de père en fils et de génération en génération¹. »

Son avenir professionnel paraissant réglé, Alain peut consacrer son temps libre au sport. Après avoir préparé le foie d'oie, coupé des fines tranches de salami et accompli diverses tâches charcutières, il saute sur son vélo pour rouler l'esprit libre. Et se passionne pour les champions du moment : René Vietto, Jean Robic, Roger Lapébie. Sans oublier son idole, Émile Carrara dit Milo, champion de France de poursuite 1947.

Le vélo laisse sur lui une marque indélébile. Un jour, pour épater les filles, il fait le fanfaron sur son engin à deux roues. Une série d'acrobaties audacieuses et amusantes. Les demoiselles du parc de Sceaux sont en admiration. Ce jeune homme est si beau et si courageux. Hélas, il loupe une cabriole et s'écrase sur le bitume, menton en avant. Le sang coule. Emmené chez le médecin, l'intrépide est couturé par plusieurs points de suture. Son menton s'en remettra ; au prix d'une cicatrice parfaitement visible...

Alain s'inscrit à la section cycliste de l'US Métro Croix de Berny. Désormais, son rêve affiché est de devenir champion. Cela lui paraît finalement plus original que la charcuterie. Il déploie de louables efforts pour y parvenir. Participe à plusieurs épreuves au Vélodrome d'hiver, au point d'en devenir un habitué. Là, honneur suprême, il décroche le privilège de porter les roues du champion Fausto Coppi². Dans ce légendaire Vel'd'Hiv, haut lieu du cyclisme, il sympathise avec un jeune cador qui finira dans le cinéma : André Pousse. Ils resteront

1. *Nouveau Candide*, 6 novembre 1967.

2. Quelques décennies plus tard, en 1994, le champion cycliste Raphaël Geminiani transmettra à Delon un vélo que Fausto Coppi lui a lui-même offert. Ce vélo fera partie d'une petite collection qui comprendra ceux de Jacques Anquetil, Eddy Merckx, Bernard Hinault et Greg LeMond.

en contact, travailleront ensemble, et s'échangeront des souvenirs de ce passé autour de la petite reine.

« On me dit souvent que Delon n'est pas un mec fréquentable, conviendra Pousse. Je suis très ami avec lui et je n'ai rien à lui reprocher. Chaque fois qu'il me voit il me dit : "Tu te rends compte, heureusement que je n'ai pas persévéré dans le vélo, la carrière cinématographique que j'aurais ratée!"¹ »

La charcuterie se rappelle à lui. Alain décroche sans aucune difficulté son CAP de charcutier-traiteur à l'École du jambon français. Il exerce ses talents dans d'autres établissements : une charcuterie de L'Haÿ-les-Roses, tenue par Mme Durand, et une autre rue Saint-Charles, à Paris. Le savoir-faire est présent mais le cœur n'y est plus. Entre le rayon charcuterie et les rayons du cyclisme, Alain a fait son choix.

Car, derrière son sourire toujours radieux, il continue de souffrir. D'un manque d'intégration. Chez les Boulogne, il ne se sent pas chez lui. Un étranger parmi les siens. Édith le voit. Elle admet que son fils n'a pas sa place dans ce cadre. Et lui conseille de partir.

Alain n'est guère plus à l'aise auprès de son autre famille, celle de son père, qui habite L'Haÿ-les-Roses. Il y retrouve son demi-frère Jean-François qu'il s'amuse à balader dans sa poussette. Mais il a l'esprit ailleurs. Partir ? Pourquoi pas ? Mais quitte à partir autant partir loin.

L'esprit bouillonnant de doutes et de questions, Alain se cherche un avenir. Il le cherche dans les rues de Paris, dont on lui a tant vanté les innombrables opportunités. Soudain, ses yeux sont attirés par le bleu d'une affiche sur laquelle un avion fonce vers l'infini. « Jeunes gens de 18 à 26 ans, l'Armée de l'Air vous appelle ! » Plus bas : « Vous pouvez être pilotes d'avion à réaction. » Avec la promesse d'un entraînement en France et en Afrique du Nord. Plus une prime d'engagement. De quoi faire tourner les têtes.

Alain s'en ouvre à son père. Qui n'y voit que des avantages. D'abord, il crève les yeux qu'Alain déteste l'école. Ensuite, s'il devance l'appel – c'est-à-dire s'il fait son service militaire avant la date fixée –, il bénéficiera de six mois de remise : douze mois au lieu de dix-huit. Enfin, le jeune homme a une telle envie de partir qu'il paraît difficile de pouvoir le retenir.

Son père l'accompagne au secrétariat d'État à l'Air, 28 boulevard Victor (15^e). Là, la déconvenue est totale. D'abord le futur pilote n'a pas encore 18 ans. Ensuite, le dernier contingent de conscrits vient de partir. Prochain

1. Entretien avec l'auteur.

Le sceau de l'enfance

départ : dans six mois. À ce moment, Alain aura l'âge requis. Donc obligation d'attendre. Ce qu'il refuse. Il veut s'échapper le plus tôt possible. Dans ce cas, lui répond l'officier qui lui fait face, il ne reste que l'armée de terre ou la Marine. Alain opte pour la deuxième. Toujours flanqué de son père, il se rend au secrétariat d'État à la Marine où, cette fois, son incorporation ne pose aucun problème.

Le 22 janvier 1953, ne pouvant parapher le document du fait de sa minorité, son père signe à sa place un contrat d'engagement pour trois ans. La prime est de 1 520 francs, une petite fortune pour un jeune désargenté.

Ce papier le liant à l'armée marque officiellement la fin de son enfance.

« Je me penche souvent sur mon passé, conclura Alain, mais je le fais seul. Toutes mes forces me viennent de mon enfance, de mon passé. Tout ce que je suis devenu, ce que j'ai fait, je l'ai fait à cause, justement, de ce passé, de cette enfance¹. »

1. *Ciné Revue*, 7 mai 1978.

SOLDAT

Avant d'embarquer pour des destinations lointaines, le matelot Delon fait ses maigres bagages et met de l'ordre dans sa vie. Il rompt avec Mick, jeune femme avec laquelle il a envisagé le mariage. Son avenir s'annonçant incertain, il refuse de se lancer dans de vaines promesses.

D'abord faire ses classes. Au centre de formation maritime (CFM) de Pont-Réan, au cœur de la Bretagne. Un endroit quelque peu singulier pour de futurs marins, puisque situé à une centaine de kilomètres de la mer. Mais le fleuve la Vilaine a été réaménagé pour favoriser la navigation et un vaste plan d'eau a été créé.

Ce centre se targue de ne pas avoir trop l'air d'une caserne. Il se déploie autour du château de la Massaye, où loge le Pacha. La plupart des bâtiments sont de construction récente, car l'endroit a été successivement occupé par les troupes anglaises, allemandes et américaines, qui se sont peu souciées de sa réfection.

Le 21 janvier 1953, au milieu d'une foule de jeunes conscrits, Alain Delon monte dans le train à destination de Rennes. Au fil des kilomètres, le décor change, offrant à la Bretagne le plaisir de déployer ses sortilèges. Dès leur arrivée, les bidasses sont accueillis par des cols bleus aguerris. Sans aucun tri, ces voyageurs grimpent dans des camions verdâtres. Une quinzaine de kilomètres plus loin, ils aboutissent au centre d'incorporation qui a reçu le surnom de Tahiti, mais n'a rien d'exotique. Le crachin breton a beaucoup à envier au soleil polynésien. Ici débute la vie militaire : ouverture des valises – et mise à la poubelle des bouteilles d'alcool – perception des uniformes et des brodequins cloutés, livraison des couverts, coupe de cheveux « au bol », etc. Alain reçoit le matricule 1203 T 53 et le statut de matelot 3^e classe sans spécialité.

Ensuite, avec des dizaines de camarades, il est conduit au baraquement qu'il occupera pour les quatre mois à venir. Il découvre également le réfectoire où sont alignées d'immenses tables en zinc. Avant de quitter ce lieu, chaque

marin doit vider le contenu de son assiette dans une grande auge... destinée aux cochons, élevés dans l'enceinte du centre.

Dès le lendemain, il participe à l'envoi des couleurs dans la grande cour d'honneur, face au château. Rituel qui se poursuivra chaque matin au son du clairon. Puis, il est surpris d'être obligé de devoir faire un paquet de ses vêtements civils et d'y coller une adresse. L'ensemble sera expédié à sa famille¹. Désormais, il appartient à la Marine française et se doit de porter l'uniforme en toute circonstance.

Les journées sont bien remplies. Alain apprend la godille, l'aviron sur des baleinières, le matelotage et le tir. Il apprend à laver son linge, à assumer les corvées – dont celles de nettoyage –, à monter la garde. Il apprend aussi, et surtout, à obéir aux ordres, à s'endurcir, à participer à des marches forcées, bref à devenir un soldat.

À l'intérieur du centre, ces marches se font en chantant. La chanson la plus prisée vient de Normandie et date, dit-on, du XVIII^e siècle. Elle a pour titre *Chantons pour passer le temps* et se brame au pas cadencé. Il y est question d'une jeune fille qui se déguise en matelot pour monter à bord d'un vaisseau. Le deuxième couplet est éloquent :

« Et le capitaine enchanté
D'avoir à son bord un si beau jeune homme,
Lui dit : mon joli matelot,
Tu veux t'engager à bord d'un vaisseau.
Tes beaux yeux, ton joli visage,
Ta tournure et ton joli corsage,
Me font toujours rappeler
Z'a une beauté que j'ai tant aimée. »

Le soir, les sorties à Pont-Réan sont autorisées. Hélas, il n'y a strictement rien à faire en cet endroit qui tient plus du hameau que du village. Alors, mousses et marsouins se retrouvent au foyer de la caserne où, moyennant 5 francs, ils peuvent savourer une bolée de cidre, seule boisson alcoolisée autorisée au CFM. Certains soirs, des courageux s'aventurent dans la salle de cinéma du centre où sont projetés de vieux films dans des conditions techniques déplorables.

1. Voyage qui peut prendre un mois!

Le dimanche, les matelots qui le désirent sont conduits à Rennes. Ils peuvent déjeuner au foyer militaire de la place du Colombier, en plein centre-ville, et profiter des loisirs qu'offre cette préfecture.

Pour Alain, tout est différent. Si certains règlements lui rappellent les pensionnats qu'il a fréquentés, l'ambiance générale lui paraît moins pesante, plus fraternelle. Il a désormais l'impression d'appartenir à une grande famille. Mais une famille sans sa mère, qui lui manque terriblement. La Marine a beau bénéficier d'un article féminin, elle reste un monde d'hommes.

L'été approche. Les quatre mois de classe du matelot Delon touchent à leur fin. On lui demande de faire un choix. Le genre de décision qui peut modifier une vie. Elle est liée à un lointain pays qui fait couler beaucoup d'encre et de sang : l'Indochine.

Tout autour de lui, les marins ne parlent que de cette terre d'Asie où ils rêvent de se rendre.

Depuis que Hô Chi Minh a, le 2 septembre 1945, proclamé l'indépendance de la République démocratique du Viêt Nam, rien ne va plus. Les Français veulent à tout prix conserver un territoire qu'ils considèrent comme le leur. Le 23 novembre 1946, trois navires de guerre français ont bombardé la ville d'Haiphong, désignée comme repaire des « rebelles ». Des milliers de morts et des dégâts considérables. Un véritable baril de poudre qui explose à la face du monde, provoquant ce qui deviendra la guerre d'Indochine. La France y expédie régulièrement de nouvelles troupes, au sein du corps expéditionnaire français en Extrême-Orient, désormais placé sous l'autorité du général Salan.

Alain peut soit rester en France soit partir pour cet ailleurs dont il ne sait pas grand-chose. En réalité, pour lui, le choix est d'un autre ordre et se résume entre rester avec ses amis ou se retrouver seul.

- On va se quitter, c'est bête, leur dit-il.
- Viens avec nous, lui répondent-ils.
- Oui... Pourquoi pas!

Partir pour l'Extrême-Orient implique de signer une prolongation qui le liera pour cinq ans supplémentaires à la Marine. Problème : il n'est toujours pas majeur¹ et ce document doit recevoir l'accord de ses parents. Alain le leur envoie... Et se montre étonné, et même très déçu, de la rapidité de leur retour. Non seulement François et Édith ont signé, mais ils ne lui ont posé aucune question. Concrètement, ils l'envoient à la guerre sans l'ombre d'un remords.

1. La majorité est à 21 ans.

« C'est peut-être ce qui m'a le plus marqué dans ma vie, avouera-t-il. Je n'ai jamais pu l'admettre ni le comprendre. Je sais que je n'enverrai jamais à la guerre un gosse de 18 ans qui a plus besoin d'avoir un livre entre les mains qu'un fusil¹. »

Oui, il espérait que ses parents le retiennent, le ramènent à eux, lui rappellent qu'il est un fils, leur fils... Peine perdue. Le cœur gros il tend le papier paraphé à ses supérieurs.

Techniquement, il ne pourra pas quitter l'uniforme avant le 22 janvier 1958. Cela lui paraît si loin²... Au passage, il reçoit une nouvelle prime d'engagement, qui est la bienvenue.

Avant de partir pour cette entité qui réunit les colonies françaises du Cambodge, du Laos, de l'Annam, du Tonkin et du Kouang-Tchéou-Wan, les engagés du CFM ont encore beaucoup à faire.

Le 1^{er} juin, ils montent dans un train. Deux jours de voyage sont nécessaires pour rejoindre les beaux bâtiments de l'école des transmissions des Bormettes à La Londe-les-Maures, à une trentaine de kilomètres à l'est de Toulon. Le cadre ressemble peu à une caserne et évoque plutôt une paisible maison de repos pour riches retraités avec vue sur la mer³.

Alain y suit une formation pour devenir radio. Les gradés lui enseignent le morse ainsi que la pratique de la radiophonie. Chaque soir, dans un rituel bien rodé, la quarantaine de jeunes soldats descend au pas cadencé vers la plage de l'Argentière. En chantant invariablement *Je suis le roi d'Espagne, j'aime les filles aux yeux noirs*⁴... ce qui amuse beaucoup les riverains. Arrivés en bord de mer, ils grimpent dans des baleinières peintes en gris où ils entament de longs et éreintants exercices de rames.

Même s'il apprécie la fraternité entre soldats, le matelot Delon reste un solitaire, parlant peu, ne se confiant jamais, et, le soir tombé, préférant errer seul. Pour ses sorties vespérales, il se rend à Toulon avec pour escale le Bar des Marsouins. Rue des Savonnières, artère étroite à deux pas du port et de l'arsenal. Quartier chaud, comme on dit. Si chaud que certains l'ont surnommé le Petit Chicago! Les voyous y côtoient les filles de joie, les marins y croisent les caves.

1. *Les Grandes Rencontres* – op. cit.

2. En janvier 1958, Alain Delon sera en plein tournage de *Sois belle et tais-toi!*

3. Il s'agit de l'ancien château du Vernet.

4. « Là-haut sur la montagne / Nous irons danser le soir... »

L'établissement – dont le nom est un clin d'œil aux militaires de la Marine nationale – ressemble plus à un tripot de western qu'à un club élégant. On y joue aux cartes au milieu d'une faune interlope. Des demoiselles y traînent, tous charmes dehors... Le patron, un certain Charles Marcantoni, tient sa clientèle d'une main de fer, épaulé par son épouse Rita. Or c'est justement ce côté franc du collier qui séduit Delon. Ici, nul besoin de falbalas. Alain n'a qu'à être lui-même, sans artifice. Il se lie vite d'amitié avec M. et Mme Marcantoni. Ils consentent à lui accorder un crédit, chose rare en ce lieu, et le traitent comme un fils. Un nouveau foyer.

Aux Bormettes, il ne passe pas inaperçu. Pas son genre. Le voici accusé de vol de matériel radio, donc de matériel militaire. L'un de ses potes est en train de construire son propre poste. Il manque d'éléments. Alain les lui a fournis en puisant dans les stocks de la Marine. Pris la main dans le sac, il est expédié derrière les barreaux. Déjà deux séjours à l'ombre. Il n'a pas encore 20 ans.

En dépit de ces vicissitudes, Alain continue d'apprécier l'ambiance militaire. Ce petit coin de Provence a des airs de paradis. Un décor magnifique où la discipline n'est pas trop stricte et l'apprentissage pas trop compliqué. La Marine veille au bien-être de ses matelots et le matricule 1203 T 53 se fait soigner une carie auprès de la dentiste locale. Une Martiniquaise donc la couleur de peau tranche avec celle des habitants des alentours. Alain ne peut se douter que, dix ans plus tard, il fera connaissance avec la fille de cette habile praticienne.

L'enseignement radio étant désormais achevé, Delon et ses compagnons sont transférés à l'arsenal de Toulon. Il est temps pour ces jeunes engagés volontaires de remplir pleinement leurs fonctions, c'est-à-dire de devenir matelots. Donc de prendre le large pour leurs premières longues manœuvres.

Alain est affecté en tant que radio sur le *Gustave Zédé*, un ravitailleur de sous-marins. À l'origine, ce navire était allemand et s'appelait *Saar*. Récupéré et rebaptisé par la Marine française, il s'est vu affublé du surnom de « Tatave ». Delon embarque le 20 mars 1954 pour une expédition qui durera quatre mois et onze jours et l'emmènera en différents coins de Méditerranée. Les marins dorment sur des hamacs, une dizaine par cambuse.

Le natif de Sceaux s'aperçoit alors qu'il souffre du mal de mer, mais évite d'en faire part à ses supérieurs... qui l'ont déjà à l'œil.

Car, depuis son incorporation, il s'est fait remarquer pour son indiscipline et son caractère. Punitions et brimades se sont multipliées. En vain. Les officiers ont tenté de « casser » le matelot Delon ; ils n'ont fait que le pousser à

se rebeller et se renfermer. Raison pour laquelle, à la veille de son départ, on décide non de le conserver dans son unité habituelle, mais de l'intégrer dans une compagnie disciplinaire destinée à mater les fortes têtes.

Le 1^{er} août, le *Gustave Zédé* rejoint Toulon. Aussitôt, le matelot est placé... sous les verrous. Son indiscipline lui vaut vingt jours d'arrêt. Il ne sortira de prison que pour prendre le bateau vers l'Indochine.

Le paquebot *Henri Poincaré* est chargé de l'amener jusqu'en Asie. De fabrication récente – puisque lancé en 1952 depuis les chantiers de Saint-Nazaire – il a l'habitude d'effectuer la traversée vers l'Indochine. Après l'avoir fait pour des civils, il a été réquisitionné pour les transports de troupes. Plus de cinq cents soldats peuvent y voyager à la vitesse moyenne de 16 nœuds à l'heure.

Il lui faut vingt et un jours pour relier Toulon à Saïgon. Un long périple qui confirme que le matelot de 3^e classe Delon n'a décidément pas le pied marin. Il sera, donc, affecté sur la terre ferme.

Le 11 septembre, Alain foule pour la première fois le sol indochinois.

Un nouveau pays, une nouvelle vie.

Au moment où il débarque, la donne a bien changé. Le 24 juillet ont été signés les accords de Genève qui reconnaissent la partition du Viêt Nam en deux parties séparées par le 17^e parallèle. Depuis, la tâche de l'armée française n'est plus de faire la guerre, mais de protéger ses troupes et son matériel en vue d'un rapatriement progressif¹.

« Je suis arrivé en Indochine après Diên Biên Phu, rappellera Alain. Il n'y avait plus que des combats de rue... Mais je serais tombé en pleine guerre, j'aurais aimé ça aussi. Ce sentiment que tout peut arriver... Cette sensation de se trouver en face de ce qu'on croit être des responsabilités. En fait, on n'en a aucune, bien sûr. On n'est rien. Un gamin, un gosse. Mais on se sent un homme, bien qu'on ne le soit pas du tout. On joue les hommes, on a un fusil². »

Il est affecté à la compagnie de protection – appelée également unité marine – dont la mission est de protéger la caserne Francis-Garnier de Saïgon, où se trouve notamment l'arsenal. Un vaste bâtiment de cinq étages qui regroupe également de nombreux bureaux et des dortoirs. La protection s'effectue à la fois au sol, en filtrant les entrées, et depuis le toit. Équipés de puissantes jumelles, les marins ont pour mission de surveiller les abords et, en particulier, la rivière surchargée d'embarcations en tous genres. On craint les attaques ennemies... Ceci sous une chaleur souvent accablante.

1. Les derniers soldats français quitteront l'Indochine (désormais État du Viêt Nam) le 10 janvier 1957.
2. *L'Express*, 10 mars 1969.

Saigon est une ville surpeuplée où tous les bateaux d'Indochine viennent se faire réparer. Obligation de surveiller cette populace toujours prompte à en découdre. De jour comme de nuit, la moindre bagarre, le moindre incident nécessite l'intervention de la compagnie.

Tout autour de la ville, le danger reste omniprésent. Les militaires français sont chargés de *nettoyer* les rizières. Ils marchent pliés en deux, à l'affût du moindre bruit. Jamais de luttes frontales, mais des tirs venus de nulle part, des engins explosifs qui tombent du ciel ou surgissent du sol¹.

Une nuit, sur le coup de 2 heures, tous les gardes sont réveillés. Quarante soldats, armes à la main, embarquent dans une péniche de débarquement qui quitte Saigon pour remonter une rivière. Consigne : aucun bruit. Et aucune lumière. Seul le claquement sec du moteur déchire la nuit. Et risque de signaler la présence de ces soldats qui, accroupis, fusil sur les cuisses, craignent le pire. Ils savent que l'attaque ennemie peut surgir de partout et de nulle part. La péniche poursuit sa progression. L'un des Français claque des dents. Dans une sorte de réflexe conditionné, tous ses camarades l'imitent. Quarante claquements de dents, cela résonne comme un chant sinistre. Mais ne chasse pas la peur... Soudain, c'est le vacarme. Des explosions dispersées, comme si la péniche était attaquée de plusieurs côtés à la fois. Les marins ripostent, sans distinguer leurs cibles. Pris sous un déluge de feu, le bateau fait demi-tour. Et regagne Saigon sans déplorer aucune victime.

Alain a-t-il peur de la mort ? Non, répond-il. Il sait qu'elle fait partie du quotidien. Ce qu'il craint le plus est d'être blessé avec des séquelles permanentes. L'amputation lui donne des suées froides.

Dans Saigon, officiers et hommes de troupe français sont pris pour cibles par des « révolutionnaires » venus du Nord².

La tension permanente soude la compagnie de garde. Certes, elle n'est composée que de fortes têtes, mais tous sont prêts à se sacrifier pour les autres. Y compris le commandant Constant Colmay, qui participa à la libération de Colmar, et qui, en Indochine (à Tan Uyên), batailla onze heures durant contre les forces ennemies.

1. Officiellement, 39 632 soldats français périrent en terre indochinoise (entre 1945 et 1954) ; le nombre de blessés ne sera jamais établi avec certitude.

2. L'ensemble de la population a encore en mémoire l'attentat à la grenade de février 1952 qui provoqua plusieurs morts devant le théâtre municipal.

Alain Delon s'épanouit dans cette fraternelle cohésion. Au point de parler plus tard de « plus belle époque de sa vie ». En dépit des règlements, en dépit des dangers, il se sent plus libre qu'il ne l'a jamais été.

Mais le fauve ne s'est pas mué en agneau. Toujours frondeur, repoussant certaines règles, clamant haut et fort ce qu'il pense, il continue de connaître la moisissure des cachots.

Quand il n'est pas derrière les barreaux, quand il n'est pas de garde à la caserne, il sort dans Saïgon, comme tout militaire du secteur. Il fréquente la célèbre rue Catinat – que certains qualifient pompeusement de « Champs Élysées d'Indochine » – où voisinent les grands hôtels et les établissements moins glorieux peuplés de femmes de petite vertu. Mais le plus grand lupanar se trouve hors de la ville : le « parc aux buffles », tenu par des Chinois. Y évoluent plusieurs centaines de professionnelles de l'amour tarifé, dévoilant, tel un éventail coloré, tous les délices de l'Extrême-Orient.

« Comme tout le monde, j'ai connu les bordels militaires, les maisons closes, les filles à soldats, c'est tout ce qu'on avait, admettra Alain. Les seules femmes qu'il y avait en Indochine c'était les Vietnamiennes et elles n'étaient pas spécialement attirées par les soldats français. On les comprend¹... »

Rue Catinat se trouvent aussi des cinémas où le jeune Delon se rend parfois, nostalgique de ses sorties avec son père. Il est marqué par un film de gangsters dont on parle beaucoup : *Touchez pas au grisbi* de Jacques Becker. Sans imaginer un seul instant que Jean Gabin et Lino Ventura² deviendront un jour ses partenaires.

Si ce film le touche beaucoup, c'est aussi parce qu'il lui rappelle ce qu'il a laissé derrière lui : Paris, la France, une certaine *qualité à la française*.

« Ce qui est curieux dans la vie c'est qu'on a toujours envie de ficher le camp quelque part, et puis, quand on y est, on respire un ticket de métro et on va voir un film qui nous ramène à Paris, soulignera-t-il... On avait vraiment un ticket de métro qu'on respirait comme ça. Ils étaient jaune orangé avec un trou dedans. Mon ticket de métro, je l'ai toujours dans le même portefeuille³. »

À l'instar de nombreux compagnons, il pourrait entamer une collection d'objets exotiques, de porcelaines ou de sculptures en ivoire. Mais, chez lui, ce goût ne se développera que plus tard.

1. *Lui*, janvier 1966.

2. Qui tourne là son premier film.

3. *Télé 7 jours*, 11 mai 1991.

Bien que fusilier marin, résidant dans un pays qui n'est pas tout à fait le sien, entouré par une guerre qui prend de plus en plus d'ampleur, Alain continue d'agir à sa guise.

Le 15 décembre 1954, il décroche son brevet élémentaire qui lui vaut de devenir matelot 2^e classe. Afin de fêter dignement cette promotion, Alain *emprunte* une Jeep pour aller faire une virée en ville avec deux copains. Il espère que personne ne le remarquera. Malheureusement, le véhicule termine sa route dans l'un des arroyos qui entourent Saigon.

Cet accident ne passe pas inaperçu. Car l'un des passagers a été grièvement blessé. Le haut commandement de Saigon doit statuer sur le cas Delon qui, dans l'immédiat, est placé derrière les barreaux. L'affaire est grave.

Pour le matricule 1203 T 53, l'année 1955 commence mal. On lui signifie qu'il n'est plus le bienvenu dans les rangs de l'armée française. Son affectation à l'arsenal lui est retirée et il est expédié dare-dare à la caserne Courbet. Loin de tout.

Ce bâtiment n'a de caserne que le nom. Il s'agit d'un centre de repos et de rééducation pour marins implanté à Dalat, à 300 kilomètres au nord-est de Saigon, sur de hauts plateaux qui lui ont valu le surnom d'Alpes indochinoises. Un endroit de villégiature dans un cadre enchanteur, loin des bruits et des tourments de la guerre.

Envoyer Delon là-bas c'est le mettre sur la touche, l'éloigner de Saigon, où il n'a pas laissé que de bons souvenirs, l'isoler dans un lieu où il risque peu de faire des dégâts. Son dossier n'est toujours pas clos.

L'enquête se poursuit autour de ses agissements et, surtout, de cet accident aux dramatiques conséquences. Le 21 mai, du bureau de l'amiral Philippe Auboyneau, commandant de la Marine de Saigon, tombe l'ultime sanction : le 2^e classe Delon est renvoyé dans ses foyers ! Concrètement, son engagement de cinq ans est annulé et le susdit retourne ipso facto à son engagement initial de trois ans. Il quittera, donc, l'uniforme le 22 janvier 1956, dans moins d'un an. Il échappe à une condamnation plus lourde mais la Marine cherche à étouffer l'affaire, refusant d'admettre l'existence d'éléments incontrôlés dans ses rangs.

Conséquence immédiate : il est interdit à Alain Delon de rester en Indochine. Les officiers lui annoncent qu'il embarquera dans le prochain paquebot à destination de Marseille. À cela s'ajoute le fait qu'il doit rembourser sa prime d'engagement correspondant aux deux années non effectuées. Il ne dispose pas de la somme, qu'il a dépensée depuis belle lurette. Sa mère se chargera du paiement.

Car il est resté en contact constant avec elle. Ils n'ont jamais cessé de s'écrire et le matelot Delon ressent toujours un pincement au cœur quand il parcourt les lignes tracées par Mounette à l'encre verte. Elle accepte de voler à son secours.

Enfin, ultime humiliation, le matelot Delon est « réduit » au grade d'apprenti marin, c'est-à-dire de mousse, le plus bas échelon de la Marine nationale. Il vient de dégringoler du marchepied sur lequel il venait tout juste de grimper.

Le jour même où il est informé de cette salve de punitions, il est conduit sur le *Florida* qui s'apprête à partir pour la France.

Alain Delon est resté 252 jours en Indochine.

Dont 141 au centre de repos Courbet¹.

Le *Florida* est un navire dont les heures de gloire sont loin derrière lui. Ayant subi les revers de l'échec du débarquement anglo-américain du 13 novembre 1942, il a été touché par l'aviation allemande. Et rafistolé tant bien que mal après la guerre.

Vingt-six jours de traversée. Avec, à bord, un Alain Delon qui souffre toujours du mal de mer.

Le 17 juin, il retrouve la mère patrie.

À son arrivée dans la cité phocéenne, il a la surprise d'être fouillé par la police militaire. Accusation : port d'arme prohibé. Alain transporte avec lui une arme achetée à un trafiquant de Saïgon et non déclarée. Comme nombre de ses camarades, il voulait ramener un « souvenir ». Celui-ci va lui coûter cher. Il se voit infliger une ultime peine de prison : 45 jours. À purger au fort Lamalgue de Toulon, vaste enceinte rectangulaire entourée d'un large fossé.

Désormais, il ne lui reste plus qu'à compter les heures le séparant de sa libération. La *quille*, comme disent les soldats. Toutefois, il n'est pas au bout de ses mauvaises surprises. À sa sortie du fort, il apprend que ses jours d'incarcération – qui dépassent la centaine – provoquent une prolongation de son temps d'incorporation. Il écope de cent jours de *rab*. Cent jours ajoutés au 22 janvier : il ne pourra sortir que le 1^{er} mai.

D'ici là, il a interdiction de quitter la caserne. Et c'est ainsi que le 8 novembre 1955, Alain Delon – dont tous les amis sont restés en Indochine – « fête » seul son vingtième anniversaire. Sans gâteau ni bougie. Le cœur serré par une infinie tristesse qui lui fait couler des larmes.

L'heure d'un premier bilan sur son parcours militaire a sonné.

1. Sa présence « active » en Indochine s'étend sur cent onze jours (trois mois et demi) ... y compris ses séjours en prison.

« Sur le moment, ce n'était pas tellement drôle, dira-t-il. Mais c'est un bon souvenir parce que ça m'a permis de revenir libre ; libre de tout avec l'avenir devant moi. Et ça m'a permis de vivre et de me défendre seul¹. »

Le 1^{er} mai 1956 arrive enfin. Compte tenu de ses mauvais états de service, Alain ne reçoit pas de certificat de bonne conduite qui aurait pu l'aider à se recaser dans la vie civile². Et, par voie de conséquence, il ne reçoit pas non plus la prime l'accompagnant. Il est RCA, radié des contrôles de l'activité. Il n'a plus qu'à réunir ses rares affaires, dans lesquelles se trouve une médaille commémorative de la campagne d'Indochine ; unique mais précieux titre de gloire.

Il a effectué 1 195 jours d'armée, soit trois ans et trois mois qui l'ont profondément changé.

Le Delon qui rend son uniforme a peu à voir avec l'Alain qui s'était présenté au bureau d'engagement de la Marine. Mireille Darc – qui le connaîtra bien pour avoir passé quinze années à ses côtés – notera : « Je sens qu'Alain a été très marqué par son passage en Indochine. Il a vu de près la mort violente, il a vécu dans sa chair la souffrance, les destins lacérés, les vies détruites par la guerre³. »

Au moment de signer sa notification de libération, Alain a déclaré qu'il se rendrait au 103 avenue du Maréchal-Leclerc à Bourg-la-Reine, l'adresse de son père. Mais il n'est pas question pour lui d'y aller. Il préfère passer quelques jours à Toulon, chez les Marcantoni, ses amis. Le temps de réfléchir à son avenir. Lui qui se rêvait pilote de l'armée de l'air se retrouve ancien prisonnier de la Marine.

L'armée c'est terminé. Elle ne veut plus de lui. À moins de s'engager dans la Légion étrangère, ce diktat est incontournable. L'un de ses anciens camarades de régiment lui conseille de faire comme lui et de passer le concours de gardien de la paix. Alain refuse. Compte tenu de ses antécédents, il a raison. Sans pour autant avoir d'autres idées en tête.

Se retrouver derrière un comptoir à découper des cochons ? Non ! Son périple indochinois lui a confirmé qu'existaient d'autres horizons. Néanmoins il est parfaitement conscient de ses limites : de maigres diplômes (CAP de charcutier et brevet de radio) – aucune instruction, aucune formation utile dans un environnement civil.

Que faire ?

1. *Cinéma* (ORTF), 30 octobre 1965.

2. La plupart des « anciens d'Indo » se voient offrir quasi automatiquement un poste dans la police ou la gendarmerie.

3. *Une femme libre* – Flammarion, 2013.

Pour se changer les idées, il pourrait aller au cinéma. S'amuser aux facéties de Fernandel dans *Le Couturier de ces dames*¹. Ou, ce qui lui correspondrait plus, s'identifier à James Dean dans *La Fureur de vivre*². Mais l'idée ne lui effleure même pas l'esprit.

Il comprend qu'il n'a pas grand-chose à faire du côté de Toulon ni de Marseille. S'il veut faire carrière, quelle qu'elle soit, il doit remonter à Paris. Ainsi est dit, ainsi est fait. Avec son maigre bagage, il prend le train qui l'amène jusqu'au quai de la gare de Lyon.

Aussitôt, le tumulte parisien le prend à la gorge.

«J'étais complètement transformé, racontera-t-il. J'avais même peur de traverser la rue. Les voitures qui filaient à toute vitesse dans la grande ville étaient pires que des balles. J'avais une sensation d'angoisse. Tous ces gens, ces automobiles, ce flot d'êtres humains sans contrôle... c'était pire que la jungle vietnamienne³.»

Pas question de faire demi-tour. Il pourrait chercher à renouer avec sa famille. Mais ce n'est pas à l'ordre du jour. Depuis plusieurs semaines, il a choisi de ne plus donner aucune nouvelle. Pas même une simple carte postale. Ni son père ni sa mère ne savent qu'il est de retour en France. Ils se doutent bien qu'il est toujours vivant, sinon ils auraient été alertés par les autorités militaires, mais où? Et que fait-il? Alain a coupé les ponts et il attendra plusieurs années avant de les reconstruire.

Il a dans sa poche les coordonnées d'un ancien quartier-maître, chef de sa compagnie, Lucien Lejeune. Loin d'avoir fait fortune, cet ancien militaire occupe une chambre poussiéreuse dans l'hôtel Regina, 94 boulevard de Rochechouart, à huit cents mètres du Moulin Rouge. Sachant Delon à la rue, il lui propose de partager ce petit espace.

Pigalle est alors un haut lieu de la prostitution. Des demoiselles de tous âges y proposent leurs charmes en arpentant le trottoir. Certaines repèrent Alain, dont la beauté fait tourner les têtes. Elles lui proposent de travailler pour lui. Une offre qui n'a rien d'étonnant dans ce quartier : les péripatéticiennes ont besoin d'un protecteur autant que d'un amant régulier. Et le jeune Delon, ancien militaire, remplirait parfaitement ces deux conditions. S'ouvrirait devant lui une vie facile : encaisser l'argent des passes et distribuer quelques bourre-pifs pour remettre les clients récalcitrants et les concurrents affamés à

1. De Jean Boyer (1956).

2. *Rebel Without a Cause* de Nicholas Ray (1955).

3. *Ciné Revue*, 27 août 1981.

leur place. De quoi le mettre à l'abri du besoin mais non à l'abri des ennuis. Alain refuse en souriant. Il nourrit d'autres ambitions. Son copain Lucien se montrera moins exigeant.

À ces accortes demoiselles, il préfère l'une de ses voisines de palier de la petite chambre meublée qu'il occupe désormais rue Jean-Mermoz, près des Champs-Élysées. Elle se nomme Yolanda Gigliotti. Totalement inconnue dans l'Hexagone, son seul titre de gloire est celui de miss Égypte obtenu en 1954. Outre une plastique troublante, elle possède un étonnant timbre de voix. D'ailleurs elle se destine à la chanson.

Lui porte des pantalons larges et des mocassins, elle porte des jupes serrées et des talons-aiguilles. Ils se soutiennent mutuellement pour mieux faire décoller leur avenir. Une douce aventure amoureuse. Poussés par leur ambition, et leur talent, ils deviendront célèbres tous les deux. L'un en conservant son patronyme d'Alain Delon, l'autre en se muant en Dalida.

Dans l'immédiat, le jeune ex-militaire doit trouver de l'argent, donc du travail. Début de la valse aux petits boulots. Il est embauché aux marchés généraux où tôt le matin il charge et décharge des caisses de fruits, de légumes et de viande... Le soir, il endosse une autre tenue, celle de garçon de café dans un grand établissement proche des Champs-Élysées, le Colisée. L'endroit a le mérite de se situer près des cinémas mais l'inconvénient de baigner dans une hiérarchie trop structurée: réceptionniste, maître d'hôtel, chef de rang, chef de salle... Alain n'est que le loufiat sur lequel retombent les reproches. Agacé par les tracasseries à répétition, il rend son tablier au bout d'un mois. Faire le service n'est pas son credo.

Or ce bar jouxte un cinéma, tout bonnement nommé Le Colisée. Deux ans plus tard, presque jour pour jour, le nom d'Alain Delon brillera sur sa façade. Pour le film *Christine*...

En dépit de sa vie tumultueuse, c'est un garçon ni aigri ni renfrogné. Ses séjours en prison lui ont donné une soif de vivre. Sa beauté attire les regards et lui vaut de nombreux contacts, et autant de conquêtes. Il aime faire la fête. Et sourire aux filles, rarement insensibles à son charme.

Avec son ami Lucien, son bar de prédilection est le Canada Bar à Pigalle. Qui n'a rien de canadien. Un prétexte pour attirer les touristes du Nouveau Monde. De fait, un soir, un groupe d'Américains escorté par un Français y fait une fête à tout casser. Tournées générales comme dans les meilleurs westerns. Alain ne tarde pas à les rejoindre et à s'amuser avec eux.

– Allons à Saint-Germain-des-Prés! lance l'accompagnateur français.

– Qu'est-ce que c'est ? demande Delon.

Hormis Pigalle, et le quartier des Champs-Élysées, il connaît peu Paris. Mais ne demande qu'à explorer. Sa découverte de Saint-Germain va être totale. Un quartier qui vit et vibre la nuit. Au son du jazz des fameuses caves. Chaque café est un lieu de liesse. Tout le monde semble se connaître. On s'interpelle, on se chahute, on se bat aussi parfois. Surtout, on s'amuse.

Alain est subjugué. Délaissant son pote Lucien qui refuse de quitter Pigalle, il descend tous les soirs dans ce Quartier latin où il multiplie les rencontres. Parfois, il croise une bande d'hurluberlus composée d'anciens élèves du Conservatoire. Parmi eux, le plus chahuteur se prénomme Jean-Paul. Il l'a déjà croisé peu avant, sous l'œil bienveillant de l'Arc de Triomphe.

« La première fois que j'ai rencontré Belmondo, rapportera Delon, j'en m'en souviens très bien. C'était en 1957. Il avait un agent qui était près des Champs-Élysées, en face du Fouquet's. Et c'est là que je l'ai rencontré. [...] On s'est retrouvés souvent tous ensemble par la suite. On avait même l'habitude, je crois, d'aller jouer au baby-foot sous le théâtre Montparnasse. On se réunissait aussi dans les cafés de la rue Saint-Benoît. On se croisait, on faisait les fous, on draguait les filles, on buvait des coups, on riait¹... »

D'autres jeunes acteurs ou aspirants comédiens sillonnent le quartier. Dont Jacques Charrier et Laurent Terzieff avec qui Alain sympathise.

Les chahuts, les folies, les élucubrations sont permanents. Cette jeunesse laisse déborder sa joie de vivre. Elle a connu l'Occupation, les privations et veut désormais profiter de chaque instant.

« Nous fréquentions énormément Saint-Germain-des-Prés, avouera Mario David. Un soir que Jean-Paul n'avait pas beaucoup de fric, moi non plus, nous avons rencontré le jeune Alain Delon qui en avait encore moins. Nous nous sommes dit : "Les mecs, si on veut boire un coup faudrait qu'on trouve du fric." Alors nous nous sommes mis à faire les cons : des équilibres sur les tables, moi je faisais des sauts périlleux sur les tables des cafés, Jean-Paul arrêta les voitures, les empêchait de partir, se couchait devant, bref, du délire. Tout ça se passait rue Saint-Benoît. Et, après, nous avons fait la quête parmi les gens. Nous avons réussi à récolter suffisamment de fric pour passer la soirée sans mourir de soif². »

Delon n'envisage nullement de devenir acteur. S'il continue d'apprécier le cinéma, c'est en tant que spectateur. En fait, il pense peu à sa carrière, préférant

1. *Studio*, mai 1996.

2. Entretien avec l'auteur.

gérer sa vie au jour le jour. Le fameux *fil des rencontres* dont nul ne sait jamais où il vous mène.

« Après ma première équipée à Saint-Germain-des-Prés, je prends l’habitude d’y aller souvent, racontera-t-il. Jusqu’à ce qu’un soir, je me retrouve à une table de la rue Saint-Benoît, à côté d’une très belle fille de couleur. À la fin du repas, au moment de partir, quelqu’un se penche vers moi : “Alain, occupe-toi de Zizi.” C’est alors que j’ai compris qu’elle était pratiquement paralysée des deux jambes. Je n’avais vu que le buste. Donc, je porte Zizi, la rentre par la fenêtre de sa chambre, au rez-de-chaussée de son hôtel et deviens son amant. J’ai été heureux avec elle, jusqu’à ce que, quelques mois plus tard, je rencontre Brigitte Auber¹. »

Zizi se nomme en fait Monique Aïssata². De cinq ans l’aînée d’Alain, Martiniquaise d’origine, née à Paris, elle est une ancienne danseuse, à la carrière brisée par la poliomyélite. Il y a peu elle s’est essayée au cinéma³ mais préfère désormais s’amuser au Club Saint-Germain, la boîte de jazz de la rue Saint-Benoît. C’est l’un des endroits les plus en vogue du moment. Zizi compte beaucoup d’amis dans le milieu du spectacle et les présente à Delon qui, sans s’en rendre vraiment compte, entre ainsi dans le microcosme du cinéma français.

Parmi ses proches figure Brigitte Auber⁴. Une charmante comédienne qui, après avoir beaucoup joué au théâtre, a fait une percée remarquée au cinéma. Récemment, Alfred Hitchcock l’a engagée pour tourner dans *La Main au collet*, aux côtés de Cary Grant et Grace Kelly. Sans être une star, Brigitte est une vedette très en vue.

C’est aussi une fêtarde. Elle adore l’ambiance de Saint-Germain-des-Prés, avec une préférence pour les clubs cubains où l’on danse le mambo et le cha-cha-cha.

Un soir qu’elle se trouve au sous-sol du Club Saint-Germain, elle apprend par des amis qu’un jeune homme veut absolument la connaître et l’attend dans un café de l’autre côté de la rue Saint-Benoît.

– Qu’est-ce qu’il me veut ? demande-t-elle.

– Aucune importance ! Il est mince, avec des cheveux noirs et des yeux bleus brillants !

1. *France-Soir*, 18 novembre 1970.

2. De son vrai nom Monique Andrée Henriette Marie Prunier.

3. Un passage dans *Les Belles de nuit* de René Clair, un rôle de femme de chambre dans *La Môme verte-gris*, premier film de la série des Lemmy Caution avec Eddie Constantine... Son surnom de Zizi lui vient de son rôle dans *Grand gala* de François Campaux.

4. De son vrai nom Marie-Claire Cahen de Labzac.

Bien qu'étonnée par ce singulier comportement, Brigitte a mieux à faire que rencontrer cet inconnu.

Le lendemain, même jeu : le beau jeune homme l'attend toujours au café d'en face. Brigitte persiste dans son refus. Mais, le surlendemain, la curiosité l'emporte. Elle traverse la rue et fait connaissance avec ce damoiseau, dont elle reconnaît qu'il a des yeux magnifiques et un sourire étincelant.

« Certes, il était beau mais il était surtout complètement bourré, se souviendra Brigitte. Histoire qu'il desoûle, nous avons fait quelques pas dans le quartier. Quand il a enfin retrouvé ses esprits devant un café noir bien fort, il a tenu à me raccompagner chez moi. Comme mon père venait de décéder, qu'il y avait de la place dans mon appartement, je lui ai alors proposé de rester dormir. Et, dans la nuit, il s'est passé ce qui devait arriver¹... »

Ils ne tardent pas à s'installer ensemble dans un petit appartement au premier étage d'un immeuble de la rue du Pré-aux-Clercs (7^e) où ils forment un beau et joyeux couple. Le jeune homme confie son rêve : devenir célèbre. Il ne sait pas encore dans quel domaine. Probablement le sport. Pourtant, il a abandonné son entraînement de cyclisme et, avec lui, ses espoirs de devenir champion. La boxe le passionne mais nécessite un entraînement constant. Pour l'heure et les mois à venir, il a surtout envie de s'amuser.

Souvent le soir, il va rejoindre Brigitte au théâtre de la Madeleine où elle joue *L'Amour fou* d'André Roussin. Dans les couloirs, il croise un jeune homme venu chercher sa mère, l'actrice Odette Joyeux, qui fait partie de la distribution. Alain sympathise avec lui et l'entraîne dans ses virées à Saint-Germain-des-Prés. Ce garçon qui ne sait pas encore s'il veut devenir acteur se nomme Claude Brasseur.

Alain aime suivre Brigitte dans ses aventures professionnelles et avec elle découvre la Suisse où elle va jouer en tournée. Il en revient avec une angine.

Brigitte conseille à son amant d'aller faire un tour au Festival de Cannes. Vu son incroyable beauté, il y établira sûrement des contacts fructueux.

En mai 1957, elle lui prête sa MG verte décapotable. Il fonce vers la Croisette.

Plus que jamais c'est un festival de stars. Elizabeth Taylor vient y soutenir *Le Tour du monde en 80 jours* financé par son mari Mike Todd. Brigitte Bardot est présente. Ainsi que la toute jeune et timide Romy Schneider. Côté masculin on remarque Henry Fonda, Curd Jürgens, Yul Brynner... Chaque jour est

1. Schmock, septembre 2019.

un nouveau déploiement de célébrités. Picasso se déplace pour embrasser son ami Jean Cocteau, président du jury.

Totalement inconnu mais néanmoins remarqué, Alain Delon batifole sur la plage avec un groupe de nouveaux amis. Là, Jean-Claude Brialy, jeune vedette de la Nouvelle Vague, le remarque et se montre bien décidé à en savoir plus sur ce curieux personnage débordant de vitalité. Le premier contact passe mal. Alain rabroue cet importun. Mais Brialy insiste. Il a de l'humour et un sens aigu de l'autodérision. Il parvient à faire rire Delon. C'est gagné. Leur amitié naît sur le sable cannois. Elle ne s'éteindra qu'avec le dernier soupir de Jean-Claude.

«Alain, qui n'avait aucune envie d'être acteur, était à l'aise partout, décontracté, bohème, insouciant, écrira Brialy. Avec quelque chose d'insolent, voire d'inquiétant, un caractère bien trempé, cassant, capricieux, que sa beauté et sa générosité faisaient oublier¹.»

Ils sont si complices qu'ils ne se quittent plus. Delon présente même Brialy aux Marcantoni venus lui rendre visite.

«Delon était la beauté même, rappellera Jean-Claude. Partout où nous allions, les filles, les femmes, les mères de famille, les pères de famille, les gendarmes, les chiens, les chats, les chaises, les meubles... tous se retournaient sur lui! Je lui disais "Avec le physique que tu as, avec le charme que tu as, tu devrais faire du cinéma". Ça se voyait qu'il avait quelque chose en plus².»

Les deux amis tentent de forcer les portes du palais pour visionner des films. À chaque tentative, ils se font rabrouer.

– Vous vous souviendrez de nous, on reviendra! répond crânement Delon.

Il leur reste les projections gratuites. L'une d'elles leur permet de visionner un film exotique : *Tahiti ou la joie de vivre*³. La vedette en est le journaliste Georges de Caunes. Il se souviendra :

«La projection a eu un grand succès. Un jeune homme a trouvé une façon originale de se faire photographier : il se promène au volant d'une voiture de sport en affirmant qu'il ressemble à James Dean ; il se fait appeler Alain Delon⁴.»

Comme l'avait prédit Brigitte, il reçoit des propositions professionnelles. La plus intéressante émane d'Henry Willson. Un agent hollywoodien spécialisé dans le recrutement de beaux jeunes acteurs, sans doute parce qu'il est homosexuel.

1. *Le Ruisseau des singes* – Robert Laffont, 2000.

2. *Les Dossiers de l'Histoire* (FR3), 14 mai 1999.

3. De Bernard Borderie, futur réalisateur des *Angélique*.

4. *Les Coulisses de la télévision* – Plon, 1961.

Son titre de gloire est d'avoir découvert Rock Hudson – du temps où celui-ci s'appelait encore Roy Harold Scherer – et d'en avoir fait une star internationale. Willson reste à l'affût de tout nouveau visage susceptible de crever l'écran.

Pendant que Rock tourne à Rome *L'Adieu aux armes*¹ produit par David O. Selznick – le légendaire producteur d'*Autant en emporte le vent* –, Henry vient faire un tour à Cannes. Il y est aussi venu faire son marché. Il traîne dans une boîte de nuit de Juan-les-Pins où se trémousse la jeunesse de la Côte, le Whisky-à-gogo. Là, il ne peut que remarquer Alain, toujours flanqué de Jean-Claude.

Henry aborde le duo en affirmant être l'impresario de Rock Hudson.

– C'est ça, lui répond Brialy, et moi je suis le pape!

Willson prouve sa bonne foi, et la conversation prend une autre tournure. Limitée entre l'Américain et Jean-Claude car Alain s'en désintéresse. Willson dévoile son jeu : ce n'est pas Brialy, pourtant déjà acteur, qu'il veut intégrer dans son écurie mais Delon!

– Je n'ai pas du tout envie de faire du cinéma, lui répond le jeune homme avec son désarmant sourire.

– Au cas où vous changeriez d'avis, voici ma carte.

Alain la prend. Et, surtout, reprend sa fête. Plusieurs soirs de suite, il revoit Willson au Whisky-à-gogo. Intrigué, il cherche à en savoir plus. L'agent lui explique qu'il peut le présenter à Selznick à condition de venir à Rome. Trouvant le challenge amusant, Delon accepte. Mais exige que ses frais de voyage soient payés dans leur totalité.

Comme tout bon agent, Willson n'a pas pour habitude de sortir de l'agent de sa poche. Il doit convaincre Selznick de cracher au bassinet. Pour ce faire, il lui explique, par téléphone, qu'il a découvert le nouveau Louis Jourdan, ce french-lover qui fait une belle carrière aux États-Unis. Jourdan fut sous contrat pour Selznick quelques années auparavant. Willson ajoute que Delon est le « mari » de Brigitte Auber et l'ami de Jean-Claude Brialy, deux noms que Selznick connaît. Seule ombre au tableau : ce prometteur jeune homme parle très mal l'anglais. Aucune importance, rétorque David. Banco pour le voyage.

Alain continue de profiter à fond de tout ce que la Côte d'Azur peut lui offrir. Il sympathise même avec Philippe Erlanger, véritable initiateur du festival – dont il est le délégué général – mais aussi fonctionnaire de haut rang au sein du ministère des Affaires étrangères². Un personnage important qui

1. *A Farewell to Arms* de Charles Vidor.

2. Durant l'Occupation, Philippe Erlanger dut fuir dans le sud de la France parce que juif et homosexuel.

fréquente le gratin de la politique, du cinéma et du théâtre. Prenant ce jeune homme sous son aile, il lui promet de lui présenter des personnalités susceptibles de l'aider dans son éventuelle carrière d'acteur.

À peine les récompenses décernées¹, Alain s'envole pour Rome.

Henry Willson ne fait pas les choses à moitié. Il convainc Rock Hudson de l'accompagner pour accueillir le Français. Une arrivée quasi hollywoodienne ! La star emmène l'inconnu à Cinecittà sur le plateau du film qu'il est en train de tourner. Le soir ils dînent ensemble en compagnie de David O. Selznick et sa nouvelle compagne, Jennifer Jones, star féminine de *L'Adieu aux armes*. Le producteur donne son accord pour que ce Français peu loquace mais terriblement photogénique fasse un bout d'essai.

En bon professionnel, Willson expédie un communiqué à un ami du *Hollywood Reporter* qui, dès le lendemain, publie cet entrefilet : « *Henry Willson signed to agent Brigitte Auber's husband... Jimmy Dean type named Delon.* »

Pour la première fois, Alain Delon se retrouve devant une caméra de cinéma. Parfaitement décontracté et même un peu amusé car il n'a rien à perdre. L'assistant qui l'accueille lui fait une demande précise : imaginer qu'il rentre chez lui et trouve une lettre de sa femme lui annonçant son départ avec son meilleur ami ! Le but est de montrer successivement l'étonnement, la surprise, la haine, l'envie de vengeance et la tristesse. Alain s'en sort bien. Même si, en réalité, cet exercice est surtout destiné à vérifier sa photogénie et sa façon de se déplacer.

Puis, il entame une longue conversation avec ce même assistant qui lui pose des questions tous azimuts.

Selznick visionne le bout d'essai, lit la fiche et se déclare prêt à signer un contrat de sept ans avec cet inconnu. Mais Delon ne se laisse pas alpaguer aussi facilement. Méfiance, méfiance. Il demande quels films le producteur compte lui proposer dans l'immédiat.

– Aucun, s'entend-il répondre.

Première ombre sur cette alléchante proposition. Alain accepte néanmoins de suivre des cours d'anglais auprès de Mme Guyot, financés par David.

À Paris, il renoue avec Brigitte Auber, apte à lui présenter des personnalités intéressantes. Elle place sa propre carrière cinématographique entre parenthèses pour mieux se consacrer au théâtre. Intriguée par l'intérêt subit d'Alain pour le cinéma, elle lui conseille de prendre des cours auprès de Simone Jarnac,

1. Palme d'or pour *La Loi du Seigneur* (*Friendly Persuasion*), western de William Wyler avec Gary Cooper.

comédienne d'une cinquantaine d'années vue dans *Casque d'or* et *Rendez-vous de juillet*. Au terme de trois leçons, Delon met fin à son apprentissage.

Dans le petit appartement de la rue du Pré-aux-Clercs, il aime recevoir ses amis, dont Jean-Claude Brialy. Un soir, le dîner à trois tourne mal. Delon insiste pour aller boire le fameux « dernier verre » à l'extérieur. Brialy, qui a un tournage le lendemain, rechigne. Mais finit par plier face à l'insistance de son ami. Tout le monde se prépare.

– Non ! Toi tu restes là, tu m'attends ! assène Alain à Brigitte.

La comédienne se rebiffe. Le ton monte, l'engueulade est proche. Alain finit par se tourner vers Jean-Claude :

– Allez on y va.

Mais Brigitte refuse de lui confier les clés de sa voiture.

– Ma voiture n'est pas un taxi, clame-t-elle.

Les deux hommes sortent néanmoins. Arrivé devant le véhicule, Alain n'a aucun mal à crocheter la serrure de la portière puis, dénudant les fils sous le volant, à la faire démarrer. Il semble avoir l'habitude de ce genre de procédé.

La soirée ne fait que commencer. Elle se transforme en une fête continue qui ne s'arrête qu'aux premières heures de l'aube.

Un signe de plus que sa liaison avec Brigitte s'étiole. Ils se sont aimés mais cet amour est déjà consumé. Brigitte doit partir en tournée en Afrique du Nord. À Marseille, elle a la surprise de voir arriver son amant. Qui veut lui confier un pistolet car elle craint pour sa sécurité en raison des événements qui commencent à secouer l'autre bord de la Méditerranée. Auber refuse, Delon reprend le train pour Paris. Leur histoire s'arrête sur le quai de la gare Saint-Charles.

* * *

De soirée en soirée, de rencontre en rencontre, Alain fait la connaissance de Michèle Cordoue¹.

Qui lui a présenté cette comédienne ? Les avis divergent. Alain affirme que c'est Brigitte Auber elle-même – sans doute à la « Kermesse aux étoiles » de juin 1956 destinée à célébrer la libération de Paris et la 2^e division blindée du général Leclerc ; Brialy soutient que c'est lui, après avoir bavardé avec elle au bar de l'Élysée-Matignon ; Sylvie Pécherat, alors chef de la rubrique spectacle

1. De son vrai nom Andrée Louise Marie Bonnet.

sur Europe 1 – et amie de Brialy – affirme avoir favorisé la rencontre dans le cadre la Fête du petit vin blanc à Nogent-sur-Marne¹ ; Jean Vietti, journaliste à *Cinémonde*, revendique la paternité de cette rencontre... Peu importe. Toujours est-il que Michèle s'intéresse de très près au bel Alain.

Cette chanteuse aux yeux gris et à la chevelure blonde désormais âgée de 35 ans a débuté au cinéma sous la houlette de son second mari, Yves Allégret². Elle a tenu un premier rôle féminin face à Gérard Philipe³. Une vedette en vue mais, surtout, sa proximité avec Allégret lui confère une influence notable. Michèle et Alain deviennent amants. Tant il est vrai que le jeune homme préfère les femmes plus âgées que lui car, à ses yeux, elles représentent « l'essence même de la féminité ».

Cordoue, impressionnée par la beauté de son partenaire, tente de le convaincre de devenir acteur. Il n'a rien d'un fade jeune premier et son caractère autant que son passé devraient l'aider à donner de l'épaisseur à des rôles. Un loup dans un corps d'ange. Michèle fait le forcing. Elle sait son mari Yves Allégret en pleins préparatifs de son nouveau film, un polar tiré d'une Série Noire⁴, qu'il a rebaptisé *Quand la femme s'en mêle*. Pour des rôles secondaires d'hommes de main, il cherche des jeunes hommes de belle stature. Il a déjà engagé Bruno Cremer, récemment sorti du Conservatoire, mais il lui manque quelqu'un pour incarner Jo, l'un des séides du chef de gang Riton. Les producteurs lui suggèrent Gil Vidal – jeune premier un peu fade qui fut récemment l'amant d'Annie Girardot dans *L'Homme aux clés d'or*⁵ – mais le réalisateur hésite.

Sous l'insistance de son épouse, il accepte de rencontrer le jeune Delon au sourire éclatant dont on dit qu'il possède un charisme sans pareil. Au lieu de lui faire passer un essai, Yves le pousse à parler de lui. Alain raconte son enfance, son armée mais aussi son court passage à Cinecittà et son hésitation face au contrat de Selznick. Autant d'éléments qui jouent en sa faveur. Mais Allégret le

1. Version la plus probable. Corroborée par François Marcantoni qui la tiendrait d'Alain Delon lui-même. Et confirmée par Brialy qui, dans une interview d'octobre 1980, se contredit et explique qu'il s'est rendu à cette fête pour signer ses premiers autographes, accompagné d'Alain.

2. Le premier époux de Michèle était Henri Vidal, alors acteur débutant.

3. Dans *La Meilleure Part* (1956). Michèle avait auparavant joué avec lui dans *Les Orgueilleux* (1953) également réalisé par Yves Allégret.

4. *Sans attendre Godot*, de John Amila (de son vrai nom Jean Meckert) qui participe à l'écriture du scénario. Le livre ressortira par la suite avec Jean Amila comme nom d'auteur. Pendant le tournage, le film d'Allégret continua de porter le même titre que le roman. Ce n'est qu'au moment de la sortie qu'il trouva son titre définitif.

5. De Léo Joannon avec Pierre Fresnay.

dissuade de persévérer avec Selznick. De l'autre côté de l'Atlantique, explique-t-il, Alain ne sera qu'un prétendant parmi beaucoup d'autres. La machine hollywoodienne risque de le broyer. Il aura plus de chances en France où, d'ailleurs, Yves se dit prêt à lui offrir un rôle de voyou dans son prochain film. Alain hésite. S'il doit devenir célèbre – et il compte tout faire pour cela – ce sera par un autre biais. Mais peut-on dire non au cinéma? Le réalisateur insiste. Son épouse fait de même, avec d'autres arguments. Au final, plus pour les remercier de leur sollicitude que par envie profonde, il accepte.

Il fait part à Henry Willson de son refus de se rendre à Los Angeles. Le *talent scout* tombe de haut. C'est la première fois qu'un jeune homme refuse un contrat de sept ans avec un puissant producteur américain. Maudits Français!¹

« Si je n'avais pas rencontré Yves Allégret, je ne sais pas ce qu'il serait advenu de moi et de ma carrière, admettra Delon. Je serais effectivement parti aux États-Unis lié à un contrat de sept ans. Et je ne sais pas du tout la carrière que j'aurais pu y faire². »

En se lançant, sans aucune certitude, dans le cinéma, il s'éloigne de plus en plus de sa famille et du destin qu'elle lui avait tracé. Son père Fabien, l'aventurier, disparaîtra en 1977. Paul Boulogne, son beau-père, s'éteindra en 1985. Alain sera présent à son enterrement, pour soutenir sa mère, Édith, avec laquelle il finira par se rapprocher. Dix ans plus tard, le 30 juin 1995, ce sera au tour de celle-ci de franchir le grand fossé, à l'âge de 84 ans.

1. La décision de Delon est sans doute aussi étayée par le fait que Selznick a peu à lui proposer. Son nom est évoqué pour le rôle-titre de *Jean-Christophe* que Jean Negulesco devrait réaliser d'après le roman de Romain Rolland. Bien que Charles Boyer soit envisagé pour jouer le père, ce projet est vite abandonné. Et *L'Adieu aux armes* restera la dernière production de David O. Selznick.

2. *Cinéscope* (RTBF), 23 mars 1985.

VOYOUS

Yves est d'accord pour offrir à Alain le rôle de Jo, séduisant gangster. Mais plusieurs obstacles restent encore à franchir. D'abord celui établi par les producteurs, qui continuent de ne jurer que par Gil Vidal. Ensuite avec la comédienne principale, Edwige Feuillère, qui a son mot à dire.

« On m'a montré quelques bouts d'essai de trois ou quatre jeunes premiers à qui était destiné le rôle, rapportera-t-elle. Immédiatement j'ai eu un choc et j'ai dit: "C'est celui-là et pas un autre!"... C'était tellement évident et je dois dire modestement que j'ai souvent eu du flair pour les débutants... C'était un jeune acteur très beau avec ses yeux d'acier qui sont extraordinaires, tellement photogéniques¹. »

Enfin, il reste à convaincre Alain lui-même, qui ne manifeste toujours pas une frénétique envie de devenir acteur². Quelques années auparavant, Lino Ventura n'aurait jamais fait son entrée au cinéma si *Touchez pas au grisbi*³ n'avait bénéficié de la présence de Jean Gabin. Cette foi Delon n'accepte *Quand la femme s'en mêle* que parce que des noms prestigieux y sont associés.

D'abord Yves Allégret lui-même. Qui a dirigé pour son précédent film, *La Meilleure Part*, le talentueux Gérard Philipe. Un cinéaste qui compte parmi les meilleurs du moment. Il a fait ses classes auprès de Jean Renoir et, depuis la fin de la guerre, a imposé Simone Signoret, alors son épouse, dans *Dédée d'Anvers* et *Manège*.

Ensuite trois acteurs de renom : Edwige Feuillère, Bernard Blier, Jean Servais⁴ (encore auréolé par sa récente prestation dans *Du rififi chez les*

1. *Mardis du cinéma* (France Culture), 16 décembre 1986.

2. Coïncidence : l'une des firmes productrices se nomme Regina Films.

3. De Jacques Becker.

4. La production espérait Curd Jürgens mais il n'était pas libre.

*hommes*¹), épaulés par des seconds rôles de la trempe de Jean Debucourt, Pierre Mondy...

Quand la femme s'en mêle sera forcément un produit de qualité, échafaudé dans de bonnes conditions, non un obscur nanar bâclé à la va-vite. Enfin, cerise sur le gâteau, Alain se voit offrir un cachet de 400 000 francs, somme confortable.

Allégret prend des risques en refusant d'organiser des répétitions avec son jeune poulain.

– Écoute, Alain, lui dit-il. Je te veux exactement comme tu es. N'essaie pas de jouer la comédie. N'essaie pas de composer un autre personnage. Sois toi, simplement. Parle comme tu parles, marche comme tu marches, écoute comme tu écoutes. Sois le plus naturel possible.

Le tournage débute le 8 juillet aux studios de Boulogne-Billancourt.

La première scène de Delon devant la caméra paraît d'une déconcertante simplicité. Il doit sortir d'une pâtisserie à l'angle de l'avenue Victor-Hugo et de la rue de Longchamp (16^e), escortant la jeune Sophie Daumier qui porte un (léger) paquet de gâteaux². Une simplicité qui n'est qu'apparente car en face se trouve une énorme caméra, des projecteurs, encadrés par une armada de techniciens qui n'ont d'yeux que sur lui. Alain n'a pas le droit de décevoir. Malgré cela, au lieu d'être dévoré par le trac, il se sent détendu. Tel un poisson dans l'eau. Son naturel fait mouche et cette première scène est facilement mise en boîte.

Ce court mais intense travail lui est facilité par sa parfaite entente avec Sophie Daumier. Elle a tout juste un an de plus que lui mais déjà quatre films à son actif. De plus, elle fait montre de beaucoup d'humour et d'autant de charme. Hélas pour elle, Sophie est devenue la bête noire d'un des producteurs du film. Elle le vit mal. Alain la protège. Il la console. Il la cajole aussi. Un jour où ils jouent une courte scène dans une voiture, ils font exprès de ne pas descendre après la prise. L'équipe les oublie. Ils restent assis côte à côté, protégés par la buée qui envahit les vitres. Personne ne peut les voir. Ils en « profitent un maximum », comme l'écrivira Sophie³...

Jour après jour, Alain s'amuse de plus en plus à faire l'acteur.

« Je ne connaissais rien de ce métier-là, dira-t-il. Tout ce que je connaissais du cinéma c'était Jean Gabin, Michèle Morgan, Jean Marais. Et je ne me

1. De Jules Dassin.

2. Cette scène se situera à la vingt-quatrième minute du film.

3. *Parle à mon cœur, ma tête est malade* – Hachette 1979.

sentais pas capable, je ne savais pas dans quoi j'allais me fourrer... Quinze jours après avoir commencé je suis tombé amoureux de mon métier, c'est-à-dire amoureux de la caméra¹. »

Autour de lui, l'étonnement est réel. Bernard Blier, qui en a pourtant vu beaucoup d'autres, rentre le soir à son domicile pour annoncer à son fils Bertrand :

– Y a un mec qui est en train de faire un petit rôle... C'est pas vrai, ce type-là il va exploser !

« Yves Allégret et moi on était en extase, ajoutera Edwige Feuillère. Vous savez, quand un être doué arrive parmi nous, dans cette famille du spectacle, nous sommes heureux. C'est comme la naissance d'un enfant dans une dynastie. C'est quelque chose de neuf, qui va enrichir ce monde du spectacle. Il faut être minable pour ne pas reconnaître cela². »

La présence de ce nouveau venu attire l'attention de quelques chroniqueurs professionnels. Dont ceux de *Cinémonde*³ qui publient deux articles à quelques semaines d'intervalle. Le premier, en date du 18 juillet, est titré : « Yves Allégret fait débiter à l'écran un jeune inconnu dans un rôle de tueur séducteur ». Trois photos montrent Alain face à Yves Allégret, serrant la main de Jean Servais et chahutant avec Sophie Daumier. « Yves Allégret [...] donne sa chance à un inconnu qui n'avait jamais tourné un mètre de pellicule, Alain Delon, 22 ans, 1 m 78, œil malicieux, bouche sensuelle. [...] Alain trouve que le cinéma a du bon et que Sophie est très jolie. » Un deuxième dans l'édition du 1^{er} août sous le titre : « Et voici le nouveau Don Juan découvert en France ». Et d'écrire : « Alain Delon, au dernier Festival de Cannes, s'était vu comparer à James Dean. Depuis ses essais avec Yves Allégret on dit qu'il est un nouveau Anthony Perkins. En fait, ce jeune espoir qui débitera dans un rôle de petit dur espère surtout avoir une personnalité bien à lui. » L'intéressé n'aura aucun mal à prouver qu'il possède une sacrée personnalité et qu'il est inutile de le comparer avec quiconque...

1. *Cinépanorama*, 24 novembre 1962.

2. *Mardis du cinéma* (France Culture), 16 décembre 1986.

3. Créé en 1928, cet hebdomadaire connut une nouvelle orientation lors de sa reparation d'après-guerre en 1946: la mise en avant des vedettes. Au sein de sa rédaction était regroupée une petite bande de cinéphiles (Georges Beaume, Jean Vietti, Pierre Guénin, Henri Rode...) dont le mérite fut de parler non plus seulement des jeunes femmes mais aussi des jeunes hommes. *Cinémonde* fit beaucoup pour la « promotion » du nouveau venu Alain Delon. Qui dut pourtant attendre le 2 avril 1959 pour figurer en couverture, précédant de plusieurs semaines Jean-Claude Brialy (4 août) et Jean-Paul Belmondo (24 novembre).

Sur le plateau, son charisme fonctionne à plein. Soutenu par une décontraction sans faille. Même face à une comédienne de la dimension d'Edwige Feuillère il paraît peu impressionné. Respectueux mais nullement paniqué. L'actrice est impressionnée. Elle accepte de devenir sa marraine de cinéma. Et Bernard Blier, lui aussi surpris par la maîtrise du jeune Alain, de devenir son parrain. Personne ne reste indifférent. Comme le rapportera Pierre Mondy :

« Des types magnifiques, des gueules, le cinéma en a déjà, mais Alain c'est autre chose : tout ce que l'univers compte de fées semble s'être penché sur son berceau. Sa beauté est un soleil. Il séduit hommes et femmes, même malgré lui. Son charme, son insolence, son enthousiasme font succomber les plus réticents. Pascale Roberts, qui a un petit rôle dans le film, évoque "le magnétisme du fauve, d'une dangerosité attirante..." , tandis que Michèle Cordoue, l'épouse d'Yves Allégret, est en adoration devant lui. Dès les premières scènes, il dégage une présence et une force qui balayent tout devant lui. Il a un regard qui vient de loin. Il suffit de l'observer quelques secondes pour comprendre qu'il est de la race des Gabin, Ventura, Eastwood, Lancaster, ces rebelles pas commodes qui sont, avant tout, des acteurs de sang¹. »

Delon joue un jeune tueur à gages chargé, par Henri Godot dit Riton (Jean Servais), d'éliminer les gêneurs. Sa première apparition sur l'écran le montre assis face à son patron, accompagné par un autre « gros bras » qui n'est autre que Jean Lefebvre.

Le fait que *Quand la femme s'en mêle* soit un polar n'est pas une coïncidence. Alain nourrit déjà un fort penchant pour ce genre et lui restera fidèle tout au long de sa carrière. Son rôle de Jo préfigure les personnages deloniens. En apparence il s'agit d'un garçon poli, bien coiffé, vêtu d'un costume-cravate. Il est plaisant, aime les jolies femmes et les voitures rapides. Jo n'a aucun mal à séduire la fille de sa patronne qu'il est censé protéger.

– Les petites gonzesses, tu sais, d'habitude je me méfie, il leur faut de la salade. Moi, je suis pas champion. Causer c'est pas mon fort.

Derrière cette façade trop lisse pour être honnête se cache un dangereux tueur, capable d'abattre de sang-froid deux hommes en pleine rue. Jamais à court de contradictions, il affirme défendre un code d'honneur mais trahit son

1. *La Cage aux souvenirs* – Plon, 2006.

employeur moyennant une coquette somme. Son destin est scellé: il mourra sous des balles félonnes¹...

Quand la femme s'en mêle sort le 15 novembre 1957. Alain Delon vient de fêter ses 22 ans. Au générique son patronyme apparaît seul sur l'écran (juste après celui de Jean Lefebvre), preuve de l'estime qu'a pour lui Yves Allégret².

L'annonce de ce film surprend au moins une personne: le père d'Alain. Il marche dans la rue, toujours attentif aux prochaines sorties cinématographiques, quand il tombe sur une affiche. Il croit y reconnaître la silhouette de son fils. Il s'approche et, en bas à droite, repère un nom qui ne peut tromper: Alain Delon! Son fils acteur? Il tombe des nues...

L'attention des critiques se focalise sur Edwige Feuillère. Sous ses allures d'éternelle grande bourgeoise, elle manie ici un argot de pacotille et, pour la première fois de sa carrière, prononce le mot de Cambronne! De quoi indigner des bien-pensants et créer un miniscandale dans la presse. Mais c'est le total manque de moralité de son personnage qui pousse la censure à interdire ce film aux moins de 16 ans³. Les jeunes têtes blondes ne pourront admirer la grande dame du théâtre dire « Je m'en cogne » avec gouaille...

Cette vaguelette ne profite guère au film qui ne parvient pas à franchir la barre du million d'entrées en France. Il faut dire qu'il y a pléthore de polars français (une vingtaine en douze mois) et que cette quantité nuit à la qualité. En cette année 1957, les spectateurs leur préfèrent une fresque guerrière (*Le Pont de la rivière Kwai*⁴) et la romance à la *Sissi* où brille... Romy Schneider.

Certains journalistes s'intéressent à Delon et Cremer. Tel Robert Benayoun qui écrit dans *Demain*: « Que Méliès les préserve de jouer dans un proche avenir quinze rôles de tueurs. On finirait par ne plus croire à leur talent qui est pourtant visible. » Dans *Libération*, Simone Dubreuilh souligne: « Alain Delon joue juste. Il est beau. Il "existe". » André Lang, dans *France-Soir*, termine sa critique par un coup de projecteur sur le jeune couple du film: « Et l'on remarque beaucoup deux jeunes, Sophie Daumier, la fille de la "comtesse" et surtout Alain Delon qui a un physique et des dons. » Dans *Noir et Blanc*, Gérard Deville désigne Alain comme « un jeune qui promet » pendant que Henry Magnan, dans *Les Lettres françaises*, prophétise: « ... cet excellent jeune

1. Tirées par Bruno Cremer.

2. En comparaison, Bruno Cremer ne bénéficie pas de cet avantage.

3. Censure qui provoque la colère de Paul Guimard qui, dans *Arts*, écrit un long article titré: « La dictature de la morale est le cancer du cinéma ».

4. *The Bridge on the River Kwai* de David Lean avec Alec Guinness et William Holden.

premier qu'est bien Alain Delon à qui je prédis une brillante carrière». Jeander, dans *Le Canard enchaîné*, ferme le ban par ces mots : « ... avec la révélation du jeune Alain Delon qui pourrait bien égaler James Dean un de ces jours, s'il renonce à l'imiter », n'ayant pas remarqué que Delon s'est plus inspiré de John Garfield que de James Dean¹... Il est évident que ce nouveau venu possède un don. Ou tout au moins une présence. Ce qui est déjà énorme au cinéma.

En janvier 1958, *Cinémonde* demande à ses chroniqueurs de désigner les jeunes comédiens qui leur paraissent les plus prometteurs. Georges Beaume opte pour Alain Delon et s'en explique :

« 1 : parce qu'il crève l'écran dans *Quand la femme s'en mêle*. Lorsqu'il paraît devant eux pour la première fois de sa vie, un courant de sympathie d'abord, bien vite d'intérêt, traverse les spectateurs. 2 : parce qu'il est beau et d'une beauté ni bête ni conventionnelle. Marais, Clift, voilà sa lignée. 3 : parce qu'il a de la chance ; il suffit de rouler avec lui dans les lacets de La Turbie pour s'en apercevoir. 4 : parce qu'enfin notre cinéma n'a pas un seul grand jeune premier de cet âge². »

Beaume est sans doute de parti pris car il connaît bien Alain.

L'expérience paraît concluante. En acceptant l'offre d'Yves Allégret, l'ex-fusilier marin s'était dit qu'il effectuerait un unique tour avant de repartir vers d'autres horizons. Trop tard : le virus du cinéma l'a touché. Edwige Feuillère l'encourage à persévérer et lui présente même son propre agent, la dynamique Olga Horstig, qui représente déjà Danielle Darrieux, Michèle Morgan et une jeune comédienne qui va beaucoup faire parler d'elle, Brigitte Bardot.

« J'ai accepté tout de suite, cela va sans dire, écrira Olga. J'ai découvert plus tard que c'était une forte personnalité, avec beaucoup de caractère. C'est un homme courageux et qui a du cœur, même s'il se montre parfois impatient et autoritaire. Évidemment, il est conscient de son charme et il en joue à la perfection³. »

Alain Delon devient totalement acteur.

Edwige Feuillère le pousse à auditionner pour le rôle de l'amant d'Yvette Maudet, jeune voleuse et meurtrière qui va passer prochainement aux assises.

1. Au moment où il se passionne pour Garfield, Alain Delon ne sait sans doute pas que cet acteur a été surnommé « le Gabin du Bronx ».

2. *Cinémonde*, 16 janvier 1958. Dans ce même numéro, Michel Aubriant plébiscite Dominique Chardin (vue dans *Les Violents*) tandis qu'Hervé Le Boterf vote pour Anna Gaylor (*Les 7 Tonnerres*). Sur la deuxième marche du podium, en quelque sorte, figurent Jean-Claude Brialy, Sophie Daumier et Jacqueline Sassard.

3. *Moi j'aime les acteurs* – JC Lattès, 1990.

Dans *En cas de malheur* de Claude Autant-Lara. Un projet en forme de rêve pour Alain car sont déjà engagés Jean Gabin, Feuillère et Brigitte Bardot ! Côté français, les pronostics sont en sa faveur. Mais les coproducteurs italiens exigent un acteur transalpin. Le réalisateur se plie à leur demande et engage Franco Interlenghi, séduisant jeune premier apparu dans une douzaine de films dont *Ulysse* de Mario Camerini.

Alain est loin de rester sur le carreau. Yves Allégret est tellement satisfait de sa prestation qu'il en parle à son frère Marc, lui aussi cinéaste, en quête de nouveaux visages pour son prochain film *Sois belle et tais-toi*. Une comédie policière dont la vedette sera Henri Vidal¹, précédent mari de Michèle Cordoue. Le titre, qui se veut provocateur, est aussi la dernière réplique du film.

Très proche d'André Gide², Prix Nobel de littérature, Marc a commencé sa carrière en 1927 via le documentaire et affiche à son palmarès plusieurs classiques dont *Fanny* d'après Marcel Pagnol et *Entrée des artistes*, l'une des meilleures prestations de Louis Jouvet. Plus récemment il a dirigé Brigitte Bardot dans *En effeuillant la marguerite*. Il s'intéresse aux jeunes espoirs comme il l'a prouvé avec *Futures vedettes* où jouait déjà Bardot mais aussi des débutants comme Guy Bedos et Mylène Demongeot.

Marc engage Alain en même temps qu'un autre jeune comédien dont la sortie du Conservatoire³ fit quelques remous, Jean-Paul Belmondo. Tous deux se retrouvent dans le même salon, dans l'attente de signer leurs contrats. Ils bavardent, se remémorent leurs folles journées germanopratices, contents de collaborer prochainement ensemble.

« On était une bande de copains dans *Sois belle et tais-toi*, rappellera Alain, et c'est là que pour la première fois avec Jean-Paul il y a eu une espèce, pas de face-à-face parce qu'on était tous copains, mais c'est là qu'on s'est vraiment connus et rencontrés. Il avait plus que maintenant l'air d'un boxeur parce qu'il avait fait de la boxe dans sa jeunesse... On était inconscients parce que lui venait du théâtre, moi je venais de nulle part et c'est plus le cinéma qui est venu à nous, que nous qui avons cherché le cinéma. On ne savait pas où on était, on ne savait pas ce qu'on allait faire, pas du tout ce que nous allions devenir et surtout pas la carrière qui nous attendait, on était absolument inconscients⁴. »

1. Rôle initialement prévu pour Daniel Gélin.

2. Qu'il considère comme son « oncle » alors qu'ils n'ont aucun lien de parenté. Gide fut en réalité le précepteur de Marc. Ils entretenirent une relation amoureuse.

3. Où il n'obtint qu'un rappel de premier accessit.

4. Entretien avec Vincent Perrot.

Delon dispose d'un rôle important et son agent, Olga Horstig, lui obtient un cachet de 600 000 francs¹, soit une augmentation de 50 % par rapport à sa précédente – et première – prestation.

L'histoire tourne autour d'une bande de jeunes compromis dans le trafic d'appareils photo (cachant en réalité des bijoux) qui doit son salut à un fringant inspecteur de police.

Pour Allégret, il s'agit surtout de mettre en valeur ses deux comédiens principaux : Vidal et Demongeot. Cette dernière dans un rôle que l'un des scénaristes, Roger Vadim, comptait offrir à sa fiancée, Brigitte Bardot.

Les prises de vues débutent en décembre 1957.

Mylène s'amuse beaucoup du côté blagueur de Belmondo et s'étonne du comportement de Delon :

« Un jeune loup affamé. Il fait des ravages chez les femmes, et pas seulement chez les femmes, d'ailleurs... [...] Il ne faut pas parler longtemps avec lui pour s'apercevoir qu'il sait exactement où il veut aller et qu'il y ira tout droit. Rien ne l'arrêtera. Sa soif de reconnaissance, de pouvoir, est immense. En attendant, tout de même, pendant le tournage, Alain fait plein de conneries. Il arrive en retard. Il fait la fête. Sur l'autoroute, il retourne la voiture de Béatrice Altariba², qui est folle de lui, au grand désespoir de Darry Cowl, pendant que nous l'attendons sur le plateau pour tourner... Mais il comprendra bien vite ce qu'est le cinéma et deviendra plus discipliné. Moi, je l'aime bien, mais de loin³. »

L'accident évoqué concerne la 4L (ou R4) de Mlle Altariba. Une voiture maniable mais trop légère. Un jour, Alain la lui emprunte et, manquant un virage, retourne la voiture qui finit sur le dos. De simples dégâts matériels mais un sacré retard pour le jeune comédien attendu par Allégret et son équipe !

Les jeunes voyous du film, ou plutôt les débrouillards à la petite semaine, ont tous – dit le dialogue – entre 18 et 20 ans. Une manière de rajeunir Belmondo et Delon respectivement âgés de 24 et 22 ans.

Ils profitent de plusieurs scènes en commun : autour d'un billard électrique (on ne dit pas encore flipper !), dans une cabine téléphonique, dans le bar, près d'un campement improvisé, etc. Parce que bons acteurs et se connaissant déjà, ils jouent sur un mode complice qui rend crédible leur amitié.

Alain Delon est Loulou, un « caïd ». Fonction qui lui permet de participer à plusieurs scènes d'action, ou assimilées. Il a droit à une course-poursuite pour

1. Contre 360 000 francs pour Belmondo.

2. Qui joue Olga dans ce film.

3. *Tiroirs secrets* – Le Pré aux clercs, 2001.

échapper à une voiture de police, à une bagarre contre Henri Vidal, à l'escalade d'un mur, à tenir une arme et même à tirer.

Bon copain, Vidal y va de son compliment :

« Il a un physique excellent, une voix bien placée. En plus, il est viril et cette qualité est assez rare chez les jeunes premiers actuels¹. »

En filigrane se dessinent les deux personnalités cinématographiques de Belmondo et Delon : Alain apporte de la dureté à un personnage sérieux, Jean-Paul amène une touche de fantaisie voire de comédie.

Grâce à ce tournage, Delon se lie avec un jeune homme étonnant et bourré de talent, Pascal Jardin. Pour l'heure, il officie en tant que second assistant d'Yves Allégret mais volera bien vite de ses propres ailes, d'où il tirera des plumes pour écrire livres et scénarios.

Jardin aimera raconter une anecdote qu'Alain ne confirmera jamais. Avec, ici aussi un accident de voiture... Profitant d'une pause, Alain emprunte le 2 CV de Pascal, lui promettant de la lui rendre « dans cinq minutes ». Jardin tente de refuser mais Delon est déjà parti au volant du frêle véhicule. Les cinq minutes deviennent dix puis se transforment en heures. Le tournage du film s'en ressent. Les mauvaises nouvelles finissent par arriver par téléphone : Alain Delon a eu un accident dans le tunnel de Saint-Cloud. Sans gravité pour lui mais avec de lourds dégâts pour la 2 CV. Bonne pour la casse. Pascal Jardin est décontenancé. Le lendemain, Alain Delon lui donne de l'argent pour s'acheter une voiture neuve...

Sa prestation d'acteur ne passe pas inaperçue. Dans *Le Monde*, Michel Legros note : « Le jeune Alain Delon confirme ses qualités. » Jacqueline Fabre, de *Libération*, estime : « Alain Delon, le jeune premier qui monte, a de la présence et de l'autorité. » Et Robert Chazal écrit, dans *France-Soir* : « Deux autres jeunes acteurs à signaler : Alain Delon, beau garçon, et Jean-Paul Belmondo, très drôle. » Tout est dit.

Toutefois la promotion du film ne se construit pas sur leurs deux noms mais sur le couple Vidal-Demongeot. Cette dernière a droit à tous les égards et à de nombreuses photos.

Sois belle et tais-toi sort en mai 1958 et frôle les deux millions d'entrées. Cette même année, les spectateurs leur préfèrent d'autres jeunes : ceux des *Tricheurs* de Marcel Carné².

1. *Cinéma*, 6 mars 1958.

2. Film auquel participe Belmondo.

Or le nom de Delon faillit jouer dans cette production qui dresse un portrait acerbe de la jeunesse parisienne en cette fin des années cinquante. Alain passa une audition mais le réalisateur ne le retint pas, lui préférant Jacques Charrier. Jean-Paul Belmondo – lui aussi en concurrence pour le personnage principal – fut engagé pour un rôle secondaire.

Marcel Carné racontera que, quelques années plus tard, Delon lui fera le reproche de ne pas l'avoir retenu. La scène se passera un jour de pluie sous le store d'une boutique des Champs-Élysées où les deux hommes se sont réfugiés :

– Savez-vous, monsieur Carné, que je ne vous pardonnerai jamais de ne pas m'avoir pris dans *Les Tricheurs*?

– Mais pour quel rôle, Alain ?

– Mais pour celui que vous avez donné à Charrier !

« Je restai bouché bée, écrira Carné. D'autant que je ne me souvenais pas l'avoir vu se présenter. Comment lui expliquer que, si cela avait été le cas, et quel que soit son talent, il me serait apparu difficile de croire qu'il puisse camper un fils de grands bourgeois du quartier de La Muette¹ ! »

En ce même mois de mai 1958, Alain Delon profite de sa récente notoriété pour retourner au Festival de Cannes où, cette fois, il a droit d'entrer dans le cénacle cinématographique. Les photographes l'immortalisent en compagnie de diverses comédiennes en vogue dont la troublante Bella Darvi, avec laquelle il fait du bateau (lui qui déteste la mer), et la blonde Estella Blain qu'il escorte (en smoking) à une projection officielle. De sept ans son aînée, Bella le poursuit de ses assiduités et, bien que déjà maîtresse du redoutable producteur Darryl F. Zanuck, s'affirme « folle de lui ».

Trop occupé, Alain ne trouve pas le temps de visionner *Sissi face à son destin*, représentant l'Allemagne dans cette compétition. La juvénile actrice principale n'y manque pourtant pas de charme.

À Paris, il entame une liaison avec Nicole Yasterbelsky, plus connue sous son nom de scène de Rita Cadillac². Danseuse au Crazy Horse, établissement huppé dont le patron, Alain Bernardin, est un ami d'Alain. De six mois la cadette de Delon, Rita se destinait aux Beaux-Arts quand elle croisa la route de Bernardin. Pas encore âgée de 16 ans, elle signa son contrat pour ce cabaret qui allait connaître une renommée internationale. Elle a déjà goûté du cinéma, dans des petits rôles, et s'intéressera bientôt à la chanson. Comme d'autres pensionnaires du Crazy, Rita loge dans un appartement au 19 avenue

1. *Ma vie à belles dents* – L'Archipel, 1996.

2. Pseudonyme choisi en raison de ses imposants « pare-chocs ».

Voyous

Paul-Doumer (16^e) où Alain lui rend de fréquentes visites. La ruche des danseuses s'amuse à voir ce viril bourdon batifoler avec le sourire.

En fin d'année, la presse française publie une photographie regroupant les nouveaux jeunes espoirs du cinéma français, cuvée 1958. Y sont présents Jean-Claude Brialy, Pierre Brice, Alain Saury, Jacques Charrier, Maurice Sarfati, Georges Pujouly et Alain Delon. Tous ne connaîtront pas la même destinée.

ROMY

Alain vit désormais 3 quai Malaquais en face de la Seine. Quartier calme qui jouxte l'Institut de France. Chez un journaliste rencontré au Festival de Cannes 1957, Georges Beaume. Un ex-engagé dans les commandos de France où, à la fin de la guerre, il rencontra Jean Marais. Ensemble, ils partirent au combat pour bouter l'occupant hors de France. Un lettré, cinéphile, travaillant à *Cinémonde*. Il se révélera en parallèle écrivain, critique d'art, agent artistique, producteur, etc.

Parce que connaissant parfaitement le grand et le petit monde du cinéma, il se révèle conseiller hors pair pour Delon. Lui indiquant les gens à voir, les films à faire, les soirées où se montrer. Il lui apprend aussi à éviter les écueils qui guettent tout jeune premier. Car déjà ce nouveau comédien déborde de projets. Des titres aussi farfelus que *Père et mère inconnus* et *Le Bouc étourdi* sont annoncés¹. Plus sérieux paraît *Le Jugement de Salomon* que prépare André Michel... avant de préférer réaliser *Sans famille*² d'après Hector Malot... Georges choisit d'orienter son poulain sur des routes plus solides.

Selon lui, son ami était une star dès son arrivée à Paris :

« Quand Alain Delon a débarqué à Saint-Germain-des-Prés en revenant d'Indochine, dira-t-il, il était déjà une star, une vraie star. Dans la rue Saint-Benoît, on ne regardait que lui. Cela a continué : partout où se promène Alain, on ne voit que lui. Les hommes le regardent autant que les femmes, c'est cela qui en fait une star³. »

Il suggère à son fougueux poulain de prendre son nouveau métier plus au sérieux. Son naturel face à une caméra ne saurait suffire, il doit glisser d'autres atouts dans son jeu. Alain connaît finalement peu de films. Georges le pousse à compléter sa culture.

1. Ces «œuvres» ne verront jamais le jour.

2. Avec Pierre Brasseur, Gino Cervi et Bernard Blier.

3. *L'Express*, 16 avril 1964.

En quelques semaines, Alain devient un boulimique de films et se découvre des passions pour des acteurs aussi différents que Gary Cooper, Gérard Philipe, Montgomery Clift, Burt Lancaster, James Dean... Mais continue de leur préférer le perturbé John Garfield, victime d'une crise cardiaque à 39 ans.

« Lorsque je l'ai vu pour la première fois, ça m'a stupéfié, dit-il. J'ai remarqué dans son jeu, dans son comportement – cela venait probablement de sa nature –, des choses qui m'appartenaient à moi, que je sentais; des attitudes, des gestes, des façons de se mouvoir, de regarder, de tourner la tête... J'ai beaucoup regardé Montgomery Clift aussi. C'est pour moi ce qu'il y a de plus grand, de plus fort. C'est le comble de la sobriété. Ce que j'admire le plus chez un acteur c'est la sobriété¹. »

Pendant ce temps, le producteur Michel Safra a pris note que les romances en uniforme fonctionnent bien au cinéma. Dans cette optique, il monte un projet d'envergure.

Christine, tiré d'une pièce d'Arthur Schnitzler, *Liebelei*², se déroulera dans la Vienne de 1806, avec de fringants militaires et de belles aristocrates. Le genre a été propulsé par la série des *Sissi*, fabriquée outre-Rhin. Son interprète est devenue une star qui ne cesse de faire la une des magazines, Rosemarie Magdalena Albach que l'Europe célèbre en tant que Romy Schneider. Or, Safra a justement réussi à la convaincre de participer à son projet.

« Les Français n'ont pas hésité pour choisir l'actrice principale, remarquera Pierre Gaspard-Huit. Ils ont pris la plus connue et la plus populaire des territoires germanophones³! »

Reste à lui trouver un partenaire à sa hauteur. Plus complexe à faire qu'à dire. Gérard Blain, premier sur la liste, se voit mal dans un uniforme de lieutenant de dragons. Jacques Charrier, encore peu connu⁴, refuse à son tour. Un temps, Safra envisage Louis Jourdan mais à 37 ans il paraît déjà trop vieux pour le rôle. Qui?

Georges Beaume et Olga Horstig en profitent pour faire le forcing et vanter les mérites du jeune Delon. Certes, rétorque le producteur, il est incroyablement photogénique mais n'a joué que des rôles de voyous. Et son passage dans l'armée ne le prédestine pas forcément à incarner un officier autrichien

1. *Grand écran* (RTF), 26 mai 1964.

2. Déjà transposé à l'écran par Max Ophuls en 1933. Avec pour comédienne, la mère de Romy.

3. Cité par Günter Krenn dans *Romy & Alain, une amour fou* – Aufbau Verlag, 2013.

4. *Les Tricheurs*, de Marcel Carné, qui fera de lui une star du jour au lendemain, ne sortira qu'en octobre 1958.

du siècle précédent. Mais la persévérance paye. Safra accepte qu'Alain fasse des essais dans les costumes utilisés pour *Les Grandes Manœuvres*, autre romance en uniforme qui réunissait Gérard Philipe et Michèle Morgan. D'autres participent à ces épreuves : Jean Piat, Paul Guers et Jacques Toja. Les images sont envoyées en Allemagne où la star Romy doit choisir. Elle opte pour Delon.

À peine engagé celui-ci demande que le rôle de son meilleur ami soit offert à Brialy¹. Jean-Claude est sidéré par le pouvoir de conviction d'Alain !

Le tournage débutera aux studios de Boulogne le 22 juin 1958.

Le 10 avril 1958, Alain est chargé d'accueillir Romy Schneider. Une rencontre orchestrée par la production qui s'efforce de veiller aux moindres détails. Sur le tarmac de l'aéroport d'Orly, il a charge d'offrir à la fois un bouquet de fleurs et son meilleur sourire à sa future partenaire. La presse couvre l'événement. Car c'est la première fois que l'actrice allemande – qui avec ses trois *Sissi* a fait plus de 18 millions d'entrées en France – vient travailler à Paris.

Ni Alain ni Romy ne sont très à l'aise. Pour l'un et l'autre cette rencontre est une corvée. Lui serait bien mieux en compagnie de ses amis, elle préférerait une arrivée plus discrète. Mais leur métier comporte des obligations. Ils le savent et, pour un temps au moins, l'acceptent.

Alain a compris la leçon :

– Lorsqu'elle descendra de la passerelle, vous vous avancerez vers elle et lui offrirez ces fleurs, lui ont répété encore et encore les producteurs.

L'avion se pose. La porte s'ouvre. Romy apparaît escortée par sa comédienne de mère. Elle pose un regard sur ce jeune homme bien sous tous rapports qui s'avance vers elle.

– Qui est ce garçon ? demande-t-elle à sa mère.

– Ce doit être Alain Delon, ton partenaire.

Le bouquet est échangé. Les présentations sont faites. Les flashes crépitent. Voilà. C'est tout.

De l'émotion ? Non. Un coup de foudre ? Non.

Romy avouera plus tard avoir trouvé *trop* ce Français embarrassé avec son bouquet. Trop beau, trop jeune, trop bien coiffé, trop bien habillé. Les fleurs qu'il lui tend lui paraissent même trop rouges. Surtout, cette rencontre trop bien organisée lui paraît trop factice.

1. La production lui préférait Henri Vidal.

Et puis, il y a la barrière des langues. Alain ne parle pas allemand, Romy ne parle pas français. Ils pourraient se débrouiller en anglais mais Delon le maîtrise encore mal. Que dire? Rien.

La production de *Christine* ne s'est pas limitée à mettre en scène cette arrivée. Elle a planifié toute la journée de Romy : essai de costumes, rencontre avec les principaux techniciens du film, etc. Sa soirée aussi est notée noir sur blanc. Il est prévu qu'elle retrouve Alain au Lido ; en présence de photographes, évidemment.

Dans ce cabaret des Champs-Élysées, ils dansent ensemble. Alain répète les seuls mots d'allemand qu'il a retenus. *Ich liebe dich*. « Je t'aime. » Un peu tôt quand même...

La soirée se déroule de manière presque aussi soporifique que la petite cérémonie d'Orly. Quelques sourires en plus. Grâce à Jean-Claude Brialy qui, avec ses solides notions d'allemand, sert de « traducteur officiel ». Son humour apporte un peu de couleurs.

Au moment des adieux, Romy – qui a parfaitement compris que son compagnon d'un soir n'a pas les moyens de payer le champagne, le caviar et le foie gras – prend l'addition à sa charge. Puis chacun part de son côté.

Dès le lendemain, *Fräulein* Schneider reprend l'avion pour Ibiza où elle se repose quelques jours.

Alain lui envoie une lettre dans laquelle il réitère sa joie de travailler prochainement avec elle. Elle lui répond poliment. Tout cela paraît un peu conventionnel. Pour ne pas dire ennuyeux.

Romy est bel et bien la vedette principale de *Christine*. Ceux qui en doutent n'ont qu'à jeter un œil sur les cachets : elle est payée 75 millions de francs, contre 400 000 pour Delon. Eh oui, le producteur l'a accepté mais en réduisant ses prétentions financières!

Le 22 mai se déroule le bal d'inauguration du Festival du film à Bruxelles¹. Toujours à l'affût d'un coup médiatique, la production estime que cette manifestation peut servir de tremplin promotionnel à *Christine*. Elle y expédie son couple vedette dans l'espoir de nombreuses photos dans la presse internationale. Romy, toujours flanquée de sa mère Magda, fait le voyage en avion. Alain, qui n'est pas logé à la même enseigne, prend le train.

La réception² est fastueuse. Mais les deux jeunes vedettes dînent à des tables séparées. L'un est assis à la table française, l'autre à la table allemande. Au

1. À l'occasion de l'Exposition universelle.

2. Au cours de laquelle Romy est invitée à monter sur scène.

royaume de Belgique, on respecte le protocole à l'ancienne. Gentleman, Alain invite Romy à danser. Elle accepte. Au terme de plusieurs danses, il lui propose de l'accompagner à sa table. Elle hésite. Elle sait que sa mère va repousser cette idée. Tant pis.

– Je vais à la table d'Alain, lui annonce-t-elle avant de faire demi-tour.

Le reste de la soirée se déroule dans une ambiance plus détendue. Alain suggère qu'ils fassent le trajet du retour ensemble. En train. Romy est amusée par cette idée.

Sur les rails, ils en profitent pour faire plus ample connaissance. Abaisant leurs défenses, ils en viennent même à flirter. Le début d'une idylle? Il est encore trop tôt pour le dire. Mais déjà se dessine le désir d'indépendance de Romy. Il est passé le temps où elle obéissait aveuglément à sa mère et se pliait aux exigences des producteurs.

Début juin – après un court séjour outre-Rhin – Romy revient à Paris pour procéder aux essayages de costumes, de perruques et de maquillage mais aussi participer, dans un studio de Pigalle, aux répétitions des scènes de valse. Alain est présent. Il se montre trop rigide. Le réalisateur Pierre Gaspard-Huit espère que les prochains jours sauront l'assouplir.

« Le lendemain de son arrivée, Romy ne quitta pas Alain, rapporte Jean-Marc Camus dans *Cinémonde*. Après leur première leçon de danse où, malgré les leçons déjà prises, elle est plus habile que son partenaire, ils se sauvaient tous deux seuls dans Paris, dans la petite MG rouge d'Alain. Le soir seulement on les retrouvait, seuls encore, dans un petit coin sombre du Club Saint-Germain. Où ils oubliaient les airs viennois au profit de rythmes plus de leur siècle¹. »

À Neuilly, Delon et Brialy apprennent à monter à cheval à la viennoise. En deux jours, Alain est bien plus efficace sur un équidé que sur une piste de danse. Quant aux séances de maniement d'armes et de tir, elles ne posent aucun problème à l'ancien d'Indochine.

Le tournage peut commencer.

D'abord à Paris et Versailles. L'Autriche ne possédant plus d'unités cavalières, on fait appel aux gardes républicains français, déguisés en cavaliers de l'impératrice.

Romy découvre un partenaire très différent de celui qu'elle imaginait. Il n'a rien du jeune homme policé qu'elle avait cru entrevoir. C'est un garçon plein de fougue, frondeur, incapable de tenir en place. Sa soif de vie l'amène à arriver

1. *Cinémonde*, 20 juin 1958.

plus d'une fois en retard sur le plateau. Un original. Mais pas de quoi la faire succomber. D'autant que des échos de certaines frasques lui reviennent aux oreilles. Les nuits du jeune Delon paraissent agitées.

Loin de l'entente parfaite, une certaine tension se dessine. Qui va parfois jusqu'à la dispute. Aucun des deux n'est malléable. Les noirs regards se croisent, les ressentiments se gonflent. Heureusement Jean-Claude Brialy sait calmer les esprits et jeter de l'humour sur le feu...

« Transformer Alain Delon en jeune amant romantique m'amuse, témoignera le réalisateur. Il avait une drôle de réputation à l'époque, il n'était d'ailleurs pas loin de la délinquance. Mais son allure de félin, son agressivité et sa beauté en faisaient un jeune premier idéal. Il n'était pas vraiment romantique, il faisait plutôt voyou. Avec Brialy, ils faisaient un duo inséparable. Ils étaient comme deux frères¹. »

Delon, Brialy et la jeune Sophie Grimaldi² forment un trio qui aime faire la fête. Alain paraît infatigable mais Jean-Claude éprouve du mal à suivre ce rythme trépidant. Au matin, après de courtes heures de sommeil, l'un paraît en pleine forme sur le plateau alors que l'autre a recours au maquillage pour camoufler ses traces de fatigue.

Le tournage a commencé depuis seulement quelques jours que le trio rencontre une première embûche : des rames de tramway. Conduisant, toujours trop rapidement, Alain ne les voit qu'au dernier moment. Trop tard. Il plante littéralement sa voiture entre les rails. Non seulement l'engin n'est pas près de redémarrer mais il gêne le trafic des tramways. Tout cela provoque complications et retards. Les acteurs sont attendus sur le plateau. Nul n'a de leurs nouvelles. Alors la production décide... de les remplacer ! Pierre Gaspard-Huit s'y oppose.

Fin juillet, l'équipe du film part pour Vienne où doivent être filmés de nombreux extérieurs. La hache de guerre entre les deux principaux comédiens semble définitivement enterrée. Magda Schneider lâche la bride de sa fille et ne traîne plus quotidiennement sur le plateau. Jour après jour, Alain découvre l'incroyable popularité de Romy, quasiment considérée comme une impératrice. Pour éviter la foule de ses admirateurs, elle passe par l'une des portes de service du studio. Pour autant, elle ne joue jamais les stars et surprend autant par son extrême ponctualité que par sa constante disponibilité.

1. Cité par Philippe Barbier et Christian Dureau dans *Delon-Romy, ils se sont tant aimés* – Éditions Carpentier, 2009.

2. Interprète du personnage de Mizzie.

Le réalisateur Pierre Gaspard-Huit comprend que quelque chose a changé.

« Rien ne s'est produit entre eux pendant le tournage en France ; tout a commencé à Vienne, se souvient Pierre Gaspard-Huit. J'ai eu une prémonition dans une scène où ils s'embrassaient dans un parc ; j'ai réalisé que quelque chose s'était passé¹. »

La presse se mêle de l'affaire et découvre que Romy retrouve Alain à l'hôtel Sacher où loge l'équipe française. Madame mère est furieuse !

Les week-ends sont consacrés aux « virées ». Les trois Français partagent les frais à égalité. Mais Alain se montre très prodigue dès qu'il s'agit d'inviter Romy. Il ne lui refuse rien, veut pour elle ce qu'il y a de mieux. Au moment des comptes, Jean-Claude et Sophie font grise mine...

Un dimanche, Alain entraîne ses deux amis dans un voyage à Salzbourg. Arlette Castanier, une danseuse rencontrée à Paris, l'y attend. Les Français prennent la route, soit une balade de près de 300 kilomètres. Arrivés vers 14 heures, ils déjeunent dans une guinguette. Où Alain invite deux Allemandes. Qui l'invitent à leur tour à passer le reste de l'après-midi chez elles. Jean-Claude et Sophie sont chargés de consoler Arlette. Celle-ci, après avoir dit pis que pendre de ce goujat Delon, fond sous son charme quand, en fin de soirée, il apparaît enfin, affichant son éclatant sourire²...

La distribution compte également Micheline Presle et Fernand Ledoux³.

Le 22 août, Brialy et Delon font une surprise à Micheline Presle en lui offrant un bracelet pour son anniversaire. La réputation de Delon se forgera autour de ce sens aigu du timing, se souvenant toujours des dates importantes de personnes qu'il apprécie.

Une telle énergie agace Romy qui craint le manque de professionnalisme de son partenaire. Même si elle sait que le succès du film repose sur ses propres épaules. D'ailleurs son nom apparaîtra en grand au-dessus du titre alors que celui de Delon sera relégué en plus petit, en bas de l'affiche. Néanmoins, elle refuse toute forme de désinvolture. Sur le tournage, la tension est palpable, dégénéralant parfois en disputes. Heureusement, le soir tout s'arrange...

Pour mieux s'imprégner de son personnage, Alain bénéficie de la présence d'un conseiller militaire, attaché au ministère de la Guerre autrichien, qui lui détaille par le menu le comportement d'un officier viennois.

1. Cité par Günter Krenn dans *Romy & Alain, eine amour fou* – Aufbau Verlag, 2013.

2. On retrouvera Arlette Castanier dans *Attention, les enfants regardent*, où elle jouera la gouvernante. Entretemps elle aura été l'amie de Rudolf Noureev et aura monté une école de danse.

3. Dans des rôles pour lesquels Danielle Darrieux et Vittorio De Sica avaient été pressentis.

La scène de l'Opéra de Vienne est en réalité tournée dans les studios de Munich, les plus grands d'Europe, dans un décor reconstitué.

Alain doit participer à un grand duel. Plus question de dilettantisme. Il répète avec attention et se lance dans l'action avec fougue. Pour mieux se concentrer, il demande que le plateau soit évacué de toute personne n'ayant rien à y faire. Au moment de lancer l'estocade, il repère un monsieur de grande taille qui semble au spectacle.

– Cette grande perche qui se tient près de la porte me gêne, dit-il.

On lui fait remarquer que cette grande perche n'est autre que le fils de l'ex-ambassadeur français en Allemagne. Et alors ? L'homme est gentiment mais fermement prié d'aller vaquer à ses occupations.

30 août. Clap de fin. Alain doit repartir vers Paris. Nouvel aéroport. Autrichien, cette fois. Romy l'y accompagne. Ce n'est plus une arrivée mais un départ. Avant de monter dans l'avion, Alain l'embrasse tendrement. Romy le regarde partir et rentre chez elle en pleurs.

Dans l'avion, Delon n'est pas dans un meilleur état. À peine arrivé en France, il fait part à son ami Georges Beaume de son désarroi.

Le lendemain, Romy retourne à l'aéroport. Elle doit s'envoler pour Cologne où elle est censée se reposer avant son prochain film. Mais elle se dirige vers le comptoir et achète un billet pour Paris. Elle vient d'acheter sa liberté. Arrivée à Orly, elle appelle Alain, qui vient illico la chercher.

Ils s'installent quai Malaquais.

* * *

Les journalistes ne vont pas tarder à le découvrir et faire du couple Delon-Schneider l'un des plus médiatiques du moment. « Les fiancés de l'Europe », comme beaucoup les appelleront.

Romy a tout juste 20 ans, Alain 23. Un jeune âge qui n'empêche en rien leur force de caractère. Tous deux réclament le droit de mener leur vie comme bon leur semble.

Leur profession les accapare. Des contrats à honorer. Romy doit tourner Éva ou les *Carnets secrets d'une jeune fille*, film insipide qui l'ennuie. Alain doit enchaîner avec *Faibles femmes*, sympathique comédie qui ne correspond pas à sa personnalité.

Au quotidien, ils subissent une pression constante : les paparazzis qui ne les lâchent pas, la presse allemande qui réclame le retour au bercaïl de sa vedette,

la famille Schneider qui crie au scandale. Car toute la tribu semble se liguer pour arracher la frêle Romy des bras du redoutable Delon. Appels téléphoniques, lettres se succèdent sans répit. Agrémentés de ragots visant à dévaloriser le Français. Romy a du mal à supporter ce maelström. Elle s'efforce de résister contre vents et marées, contre commentaires et perfidies.

Pour se ressourcer, le couple se réfugie au manoir de Tancrou (Seine-et-Marne) – à environ 70 kilomètres au nord-ouest de Paris –, que Delon a acquis sur les conseils de Georges Beaume. Il s'agit de l'ancien prieuré de la ville, bordant la Marne et attenant à une vieille église désaffectée. En bonne logique, il se situe rue de l'Église. Une jolie bâtisse blanche entourée de verdure.

« Endroit divin, ombragé d'arbres immenses, un peu trop sévère, égayé pourtant par une pointe de romantisme. Lieu de calme et de paix », estimera Simone Paris¹.

Alain y installe une de ses premières collections : des armes. Winchester, Remington et Colt font leur apparition. Plus une cartouchière utilisée par Wallace Beery dans *Viva Villa*².

Outre Alain et Romy les autres habitués de cet endroit sont Rocco et Kira, leurs chiens.

Les amis y sont conviés. Dont Simone Paris qui écrira :

« Pour moi, Alain et Romy représentaient vraiment le couple idéal ; c'était un enchantement perpétuel de beauté et d'harmonie que de les regarder vivre, que ce soit le matin au réveil, quand ils s'ébattaient dans la piscine³... »

Christine compte parmi les nombreuses productions proposées au public à Noël 1958⁴. La concurrence est rude : un grand film d'aventures (*Les Vikings* avec Kirk Douglas), un drame financier (*Les Grandes Familles* avec Jean Gabin sur des dialogues de Michel Audiard), un mélodrame (*La Chatte sur un toit brûlant* avec Elizabeth Taylor et Paul Newman), une comédie (*Les Vignes du Seigneur* avec Fernandel). De plus la sortie de *Sissi face à son destin* remonte à seulement trois mois. Le public parisien semble réticent face à ce qu'il juge être une blquette viennoise. Mais la province adhère à *Christine* qui frôle les 3 millions d'entrées. Moitié moins d'entrées, toutefois, que les amours de l'impératrice.

1. *Paris sur l'oreiller* – Jacques Grancher, 1978.

2. Western d'Howard Hawks (1934).

3. *Paris sur l'oreiller* – Jacques Grancher, 1978.

4. Il sortira le 24 décembre!

Alain Delon, un destin français

La hargne des médias allemands entame la cote de popularité de Romy outre-Rhin. *Christine* n'y est pas un énorme succès et chute à la 28^e place du box-office, bien loin du triomphe des *Sissi*.

Rareté pour l'époque : *Christine* sort simultanément dans une cinquantaine de grandes villes en Europe dont Vienne, Rome, La Haye, Genève, Amsterdam...

La critique salue le changement de registre du principal rôle masculin. « Alain Delon incarne sans mièvrerie le personnage de Franz », écrit Jean de Baroncelli dans *Le Monde*. Pour Michel Aubriant, dans *Paris-Presse* : « Delon a de la prestance, un physique, une voix. Et son inexpérience même a du charme. »